

# Le livre de Judas

Nicolas Grimaldi

PERSPECTIVES CRITIQUES



Avant-propos.....	3
1.Judas esclave de sa liberté .....	9
2. La malédiction .....	20
3. Le malentendu .....	38
4. La grande illusion.....	57

## Avant-propos

UNE question m'obsédait. D'où vient la méchanceté dans l'homme ? D'où vient qu'on puisse désirer comme un bien le mal qu'on fait subir aux autres, indépendamment même de tout intérêt qu'on en puisse retirer ? Leopardi a souvent associé la méchanceté à l'égoïsme. Un tissu a deux faces. Elles sont indissociables. La haine des autres, pensait-il, est l'autre face de l'amour de soi. L'un ne va pas sans l'autre. Quelque analyse qu'on eût menée de la conscience, je sentais qu'on n'aurait encore rien expliqué de la plus commune expérience tant qu'on n'aurait pas élucidé cette origine du mal. À l'inverse de ce qu'avait postulé l'immémoriale sagesse, il me semblait fort douteux que la volonté se portât aussi nécessairement au bien qui nous est clairement connu qu'une plante se tourne et s'élève vers la lumière. Aussi le problème que je souhaitais résoudre était-il de comprendre cette sorte d'invincible attirance qui porte certains au mal par une très lucide et luciférienne dilection.

Il me fallait d'abord en établir le fait. J'en cherchai donc des exemples à la fois si connus et si indiscutables qu'ils fussent incontestables. Comme dans un laboratoire on examine au microscope des échantillons de cellules malignes, je tentai de soumettre à l'analyse les cas de malignité les plus remarquables que je rencontrai. La plupart du temps, je n'y trouvai pas une malice ni une méchanceté aussi pures que celles que je cherchais. Pour Ulysse et Néoptolème dans *Philoctète*, pour lady Macbeth et Richard III, pour Danglars et les Thénardier, le malheur des autres, pour immense qu'il fût, n'était que le prix dont ils pensaient se procurer quelque avantage, si minime qu'il nous parût. Aussi les seuls exemples presque absolument purs que je trouvai étaient-ils ceux que rapporte Dostoïevski. Le sujet en est toujours le même. C'est l'innocence suppliciée. « On compare parfois la cruauté des hommes à celle des fauves ; c'est faire injure à ces derniers. Les tigres n'atteignent jamais aux raffinements de l'homme », dit Ivan Karamazov. Avec une sorte de répétition compulsive, il n'y a rien dans l'histoire de plus constant ni de plus obsédant que ce massacre des innocents.

Aussi tout le problème me sembla-t-il pouvoir se résumer à deux questions principales. Comme si l'innocence était une injure qui fût faite à ceux qui l'ont

perdue, d'où vient qu'on puisse vouloir faire souffrir ceux qui n'ont fait aucun mal ? La seconde question n'est guère qu'un corollaire de la précédente : d'où vient qu'on puisse vouloir faire perdre leur innocence à ceux qui l'ont encore ? En les séduisant, on les corrompt. En les initiant au mal, on les invite à le faire. En leur en donnant le goût, on se réjouit de les dégoûter d'eux-mêmes. De la sorte, on veut briser leur cœur comme on brise une pierre, et qu'une partie d'eux-mêmes haïsse à jamais l'autre d'avoir pu consentir à cette démission. Une première figure de la méchanceté consiste donc à meurtrir l'innocence. Comme si le mal était toujours plus fort, il la persécute toujours. La seconde figure consiste à pervertir l'innocence en lui rendant le mal si imperceptible, si avenant, si léger, qu'elle l'accueille sans résistance et consente ainsi librement à son propre avilissement. Ce mal, elle ne le subit donc plus. Comme si elle n'avait fait que l'attendre, c'est elle qui se donne à lui.

C'est en réfléchissant ainsi aux diverses figures de la malignité que je fus amené à placer sous l'objectif du microscope le cas que je supposai caractéristique de Judas livrant Jésus aux bourreaux. N'avait-il pas de la sorte voulu causer le plus grand mal à celui dont il avait constamment reçu le plus grand bien ? Par une aussi inimaginable iniquité, n'avait-il pas voulu inspirer de la haine à celui qui était tout amour, et faire éprouver l'amertume du ressentiment à ce cœur qui ne paraissait capable que d'aimer ? J'allai alors de surprise en surprise. Plus je tentai de comprendre quels sentiments avaient pu motiver la décision de Judas, moins j'y rencontrai d'exceptionnelle malignité, ni moins encore de volonté absolument mauvaise.

Quoique je l'eusse toujours su, je n'avais jusqu'alors jamais été attentif au fait que Judas ne pensait pas concourir à la mort de Jésus en le désignant aux gardes de la synagogue. La preuve en est son effarement et son désespoir lorsqu'il voit l'assemblée des prêtres et des docteurs de la Loi déterminée à traduire Jésus devant le procureur romain, comme si c'était l'ordre romain qu'il eût menacé. Or c'est la loi de Moïse, non celle des Romains, qui était mise en question par l'enseignement de Jésus. C'est par rapport à l'identité du peuple juif qu'il devait être jugé, afin qu'on sût ce qui était juste et ce qui ne l'était pas. Car le peuple juif n'a d'unité que son identité, ni d'identité que son obéissance à la Loi. Si Judas avait pu être dans le secret du sanhédrin, il ne lui eût pas livré Jésus. Mais ne

vivant pas à Jérusalem, ne pouvant par ailleurs qu'être suspect, comme disciple de Jésus, aux autorités sacerdotales, il ne pouvait pas savoir que les Soixante et onze avaient depuis longtemps décidé d'en finir avec le Nazaréen. De là vient sa stupeur. Aussi dut-il se sentir encore plus trahi par la caste sacerdotale de Jérusalem que Jésus ne put se sentir trahi par lui.

Car tous les commentateurs en reconnaissent le fait : entre Jean-Baptiste et Jésus, comme entre Jésus et les pharisiens, de même qu'entre Judas et les autres disciples, toutes les formes de reconnaissance ou de suspicion devaient être inspirées par deux soucis qui obsédaient leurs vies : l'attente du Messie et le strict respect de la Loi. Aussi le jugement de Jean Guitton là-dessus n'est-il guère différent de celui de Renan. « L'Évangile, écrit en effet Guitton, est un écrit palestinien, qui se meut dans le cadre et les limites de l'univers juif, qui traite de problèmes qui n'ont de sens que pour les Juifs. »<sup>[1]</sup> On ne peut donc tenter de comprendre les sentiments, les réactions et la décision de Judas qu'en les rapportant à cet univers mental et à ses catégories. Renan caractérise d'ailleurs avec radicalité le jugement que presque tous les Juifs orthodoxes devaient porter sur Jésus, et que Judas lui-même en était peut-être venu à partager : « Jésus et le judaïsme pouvaient-ils vivre ensemble ? Poser la question, dit-il, c'était y répondre. »<sup>[2]</sup> C'est ce que le jeune Hegel n'avait pas manqué d'observer lorsqu'il avait analysé *L'Esprit du christianisme et son destin* : « Jésus, y concluait-il, ne menaçait pas seulement une partie du destin d'Israël. Il s'opposait à lui dans sa totalité. »<sup>[3]</sup> Ni Annas, ni Caïphe, ni les Soixante et onze du sanhédrin ne s'y étaient donc trompés : l'entreprise de Jésus ne pouvait s'accomplir que par la ruine de la nation juive<sup>[4]</sup>. Hors Ponce Pilate à qui le sort du peuple juif était si indifférent qu'il s'en lavait les mains, tous s'en trouvaient donc justifiés. Comme le note Kierkegaard, chacun d'eux se sentait tellement menacé par l'enseignement de Jésus qu'une légitime défense autorisait à user de tous les moyens contre lui<sup>[5]</sup>. Car il s'agissait pour la caste sacerdotale et les Anciens de rien moins que du salut d'Israël. À péril exceptionnel, mesures exceptionnelles. Dans ces conditions, selon les paroles souvent rappelées du grand prêtre, quelle autorité eût jamais hésité à sacrifier un homme pour sauver tout un peuple ?

Le problème qui s'était posé à l'assemblée des prêtres et au conseil des Anciens n'était donc pas une simple question d'interprétation, ni le fait de quelque

dissonance entre la lettre et l'esprit, ni la conséquence de rivalités aigries entre les pharisiens et le nouveau prophète. Il s'agissait de l'identité et de la destinée mêmes d'Israël : du respect de la Loi, de l'obéissance à Dieu, de l'attente et de l'accueil du Messie venant inaugurer les félicités promises à son peuple soumis. À ces préoccupations et à ces interrogations, nul Juif ne peut être étranger, et Judas pas moins qu'un autre. Mais, ayant été un des apôtres, de même qu'il avait été plus qu'un autre capable de se convaincre de ce que Jésus était l'envoyé de Dieu, de même avait-il eu aussi plus qu'un autre l'occasion de se le demander parfois et peut-être d'en douter.

Aussi me sembla-t-il que Judas avait été condamné sans avoir jamais été véritablement jugé. Autant que j'en étais capable, j'ai donc voulu tenter de le comprendre. Par quel lent et douloureux cheminement, par quelles amertumes, par quelle accumulation de doutes Judas fut-il amené à se dissocier de Jésus au point de le désigner à ceux qui le recherchaient ? Le conflit qui déchire Judas n'est-il pas celui qu'il peut arriver à tout homme d'éprouver entre sa loyauté envers une personne qu'il vénère et sa fidélité à sa patrie ou à son parti ? En des circonstances et dans un décor tout différents, Sartre n'avait-il pas mis en scène un semblable conflit en montrant dans *Les Mains sales* le personnage de Hugo déchiré entre sa fascination pour un homme et sa fidélité à la ligne du Parti ?

Pas plus qu'il n'a la moindre prétention historique, l'essai qui suit ne veut donc être ni un plaidoyer, ni l'esquisse d'un procès en réhabilitation. À partir des rares éléments dont on peut disposer, je me suis seulement efforcé de reconstituer le livre de Judas, comme on trouverait consignés dans un livre de bord les divers incidents et les péripéties qui ont précédé le naufrage, ou comme on trouverait recensés dans un livre de comptes, à crédit et à débit, tous les gains et toutes les dépenses qui pourraient expliquer la faillite finale. Mais l'histoire de Judas était aussi depuis longtemps écrite dans le livre où Dieu tient scellés les destins. Plutôt que comme un commentaire, c'est donc comme une fiction psychologique qu'il convient de lire cet essai. Son unique ambition, s'il osait en avoir, serait de rendre imaginable qu'un apôtre eût pu donner le baiser de Judas. Or cette trahison n'est que le dénouement d'un drame que nous ne saurions comprendre sans le faire nôtre. Il nous faut donc tenter de le revivre. Car, comme le commente Kierkegaard, la trahison de Judas n'a pas eu lieu une fois pour toutes. C'est

chaque jour qu'est crucifié Jésus, et c'est nous qui le trahissons dans notre cœur à chaque instant<sup>[6]</sup>.

## Notes

- [1] Cf. J. Guitton, *Jésus*, Paris, Grasset, 1956, p. 124.
- [2] E. Renan, *Vie de Jésus*, Paris, Calmann-Lévy, 1953, p. 312.
- [3] Cf. G. W. F. Hegel, *L'Esprit du christianisme et son destin*, Paris, J. Vrin, 1948 p. 25. Voir aussi p. 94-95 :  
« Comme Jésus était entré en lutte avec le génie tout entier de son peuple et avait entièrement rompu avec le monde, son destin était d'être écrasé par ce génie hostile. »
- [4] Cf. E. Renan, *op. cit.*, p. 314 : « On ne peut dire que le motif allégué par les prêtres fût tellement hors de la vraisemblance qu'il faille y voir de la mauvaise foi. En un sens général, Jésus, s'il réussissait, amenait bien réellement la ruine de la nation juive. »
- [5] Cf. S. Kierkegaard, *Évangile des souffrances*, in *Œuvres complètes*, éd. de l'Otrante, t. XIII, Paris, 1966, p. 250.
- [6] Cf. S. Kierkegaard, *Discours pour la communion du vendredi*, in *Œuvres complètes*, t. XV, Paris, 1981, p. 262- 263.

## 1. Judas esclave de sa liberté

« *Tout cela est arrivé afin que les écrits des prophètes fussent accomplis.* »

**Matthieu, XXVI, 56**

« MALHEUR à celui par qui le Fils de l'homme est livré ! Mieux vaudrait pour lui n'être pas né. » <sup>[1]</sup> Le destin de Judas est scellé par ces paroles. Il sera donc le seul auquel Celui qui pardonne à tous ne pardonnera pas.

En désignant son maître aux gardes du temple, n'avait-il pas fait pourtant qu'accomplir ce qu'on attendait de lui ? Car tout était prévu. Lorsqu'on suit l'Évangile de Jean, on y apprend que Jésus connaissait dès son séjour à Capharnaüm, et par conséquent bien des semaines avant sa Passion, que Judas le livrerait <sup>[2]</sup>. Avant même que Judas n'eût l'idée de le trahir, Jésus savait donc qu'il trahirait. Si l'événement était écrit avant qu'il ne fût arrivé, la liberté de Judas n'était-elle pas engagée avant même que sa volonté ne se fût encore déterminée à rien ? L'Évangile de Luc nous rapporte que ce fut non loin de Jéricho, sur la longue route qui les conduisait à Jérusalem, que Jésus annonça aux apôtres le destin qui l'y attendait : qu'il y serait livré aux gentils, bafoué, outragé, battu, avant d'être mis à mort et de ressusciter <sup>[3]</sup>. Même pour la repousser, Judas n'eût-il eu qu'une fois l'imagination de trahir Jésus, il n'eût pu manquer de reconnaître en ces paroles comme un écho de ce qui l'avait effleuré. En aurait-il une seule fois formé le projet qu'en entendant Jésus l'évoquer il se fût senti foudroyé d'en reconnaître l'anticipation. Or rien de tel ne se produit. Pas plus Judas que les autres ne comprend le moindre mot à ce que Jésus prophétise devant eux <sup>[4]</sup>. Alors même que Jésus annonce ainsi à Judas la tragédie de leurs destins conjoints, Judas n'entend rien de ce que lui dit Jésus. Quoique ce soit de sa propre volonté, de son propre dessein que l'entretienne Jésus, Judas ne se doute pas même qu'il puisse s'agir de lui. Si j'ose dire, sa responsabilité est déjà engagée sans qu'il puisse être encore responsable.

Une fois encore, le mercredi avant la Pâque, sur le mont des Oliviers, alors qu'il

vient d'évoquer avec ses disciples l'attente du Royaume et le jour du Jugement, Jésus leur annonce qu'il va être livré et crucifié <sup>151</sup>. Judas se demande-t-il déjà s'il n'est pas celui par qui la prophétie s'accomplira ? Même le lendemain, à Béthanie, lors du très célèbre repas où il entend Jésus annoncer à ses douze apôtres qu'un d'eux le livrera <sup>161</sup>, Judas n'a pris encore aucune décision ni commis le moindre geste irréparable. Pourtant tout est joué. D'un geste si familier et si anodin qu'il n'est remarqué de personne, c'est en lui tendant une bouchée de pain que Jésus le désigne pour le geste fatal que Judas court alors accomplir <sup>171</sup>. On pourrait dire qu'en tout ce drame la volonté de Jésus anticipe l'événement que lui-même hâte Judas d'accomplir : « Ce que tu as à faire, va le faire au plus tôt. »<sup>181</sup>

Non seulement, par conséquent, Jésus savait ce que ferait Judas avant même que Judas n'eût rien voulu ni rien fait, mais il nous faut convenir qu'il le voulait. À son insu Judas faisait ainsi la volonté de Jésus comme Jésus faisait la volonté de son Père. Pourquoi sinon Jésus eût-il dit à Pierre, au moment de son arrestation, de rengainer l'épée dont il s'appropriait à le défendre, *afin que s'accomplissent les Écritures* « selon lesquelles *il devait en être ainsi* » <sup>191</sup> ? S'adressant à ceux qui vont se saisir de lui, il le répète encore : rien ne s'opère en tout cela que Dieu n'ait voulu et que les prophètes n'aient annoncé. C'est donc pour Jésus une seule et même chose d'aller au-devant des gardes du temple et d'aller au-devant de la volonté de son Père. Qu'eût-il fait dans ces conditions en résistant aux uns sinon tenter de résister à l'autre ? Aussi témoigne-t-il à leur escouade presque autant de compassion que de consentement : « Pourquoi venez-vous avec des épées et des bâtons ? N'était-il pas plus simple de me saisir quand j'enseignais chaque jour dans le temple et lorsque j'étais parmi vous ? Mais *c'est bien ainsi que tout doit arriver* afin que s'accomplisse ce qu'avaient écrit les prophètes. »<sup>101</sup>

Les Actes des Apôtres rapportent en outre comment, après la stupeur de la Passion et l'effacement de la Résurrection, Pierre réunit un grand nombre de disciples. La communauté lui ayant été remise, c'est à lui qu'incombait maintenant la tâche de la réorganiser et de la conduire. De douze qu'avaient été les apôtres, ils n'étaient plus que onze. La première décision à prendre allait donc être de désigner un successeur à Judas. Pierre ne peut manquer en cette occasion d'évoquer sa disparition. Or en quels termes le fait-il ? Pas un mot d'horreur pour le crime. Pas un mot de compassion pour le mort. Comme s'il ne s'était rien passé

en tout ceci qui n'eût été attendu, on croirait qu'il assiste, avec tristesse mais sans effroi, à l'inéluctable accomplissement de quelque nécessité. C'est ce qu'il rappelle en effet à la nombreuse assemblée qui l'écoute. « En ce qui concerne Judas qui a conduit jusqu'à Jésus ceux qui le recherchaient, *il fallait* que s'accomplissent les paroles que l'Esprit saint avait inspirées à David. »<sup>[11]</sup> Puisqu'il le fallait, tous pouvaient déplorer la mort de Jésus, mais il n'avait pas plus été possible à Jésus de ne pas la vouloir qu'à Judas de n'y pas contribuer. Pour lamentable qu'il fût, le geste de Judas était donc inévitable. Tout comme il avait été nécessaire qu'il le fît, il avait été nécessaire aussi qu'il le voulût. Ses raisons importaient peu. Quelque décision qu'on ait prise, dès qu'on en cherche les raisons, entre celles qu'on connaît et celles qu'on ignore, comme entre celles qui furent déterminantes et celles qui ne le furent pas, n'en a-t-on pas eu toujours plus qu'on n'en peut même supposer ? D'ailleurs, une seule volonté ici s'accomplit tout au long, à laquelle même celle de Judas concourait à son insu, et qui est la volonté de Dieu. C'est ce que Pierre rappelle aux Juifs de toutes les nations réunis à Jérusalem pour l'entendre. « Un homme a été marqué de Dieu pour vous. C'est Jésus de Nazareth, qui a été livré *selon le plan déterminé et la prescience de Dieu.* »<sup>[12]</sup> Judas n'en fut donc qu'un instrument.

Aussi Pierre ne le mentionne-t-il pas plus en son récit que tous les autres instruments mis en œuvre par ce plan : les gardes du temple, les grands prêtres, la foule excitée par eux, le gouverneur romain, etc. Dans la pièce qui s'est jouée, tous les acteurs étaient indispensables. Chacun y avait son rôle. Mais celui qu'improvisait chacun était en fait écrit depuis si longtemps que même David en connaissait déjà le texte tout entier<sup>[13]</sup>.

Péguy a donc raison de le rappeler avec quelque insistance : « Tout était préparé, arrêté depuis des siècles et les siècles des siècles. Tout était prêt. Tous les personnages étaient montés sur le plateau pour jouer le drame qui ne se joua qu'une fois... Les outils éternels étaient prêts, les instruments de la salvation du monde. Judas aussi était prêt et le baiser montait aux lèvres de Judas. Le baiser qui attendait depuis les siècles des siècles. Le baiser qui dans les siècles des siècles aussi retentira éternellement. »<sup>[14]</sup>

\* \* \*

Dans un très brillant essai qu'il avait eu la prudence de présenter comme un roman, Roger Caillois avait fait comparaître Judas devant Ponce Pilate. Il en faisait une sorte de prophète annonçant au raisonnable et incrédule procureur le rôle que la tragédie de l'Incarnation leur avait assigné. Nulle échappatoire à cela. Dieu avait tout prévu. Il était donc aussi vain de se rebeller contre le destin que de vouloir s'y soustraire. Leur sort était scellé de toute éternité. Ils n'étaient nés que pour l'accomplir. Quoique leur rôle fût tout écrit, ils n'auraient pas à l'apprendre. Ils n'auraient pas à se forcer pour le jouer. C'est tout naturellement qu'ils en diraient au contraire toutes les répliques et en feraient exactement tous les gestes. Car ils le feraient librement. Leur liberté était même l'instrument que Dieu avait prévu pour l'exécution de son plan. Ils pouvaient à volonté tourner et retourner la situation en tous sens, envisager toutes les possibilités, imaginer mille combinaisons. On ne les forçait pas. Hors celle où on les attendait, il n'y avait pas d'issue. Leur liberté allait donc conspirer avec la nécessité.

Dans le roman de Caillois, Judas découvre à Ponce Pilate qui ne peut l'entendre par quelle supercherie la Providence les a fourrés en cette tragédie. « Mon nom, qui sera exécré dans les siècles des siècles, ne vous dira rien. C'est celui d'un vagabond que ramasse votre police. C'est aussi l'instrument de la Divine Providence. Par mon ministère, tout sera accompli. Par mon ministère et par le vôtre, procureur de Judée. Nous sommes logés à la même enseigne, embarqués sur la même galère... Le salut du monde dépend de la crucifixion du Christ. Qu'Il vive, qu'Il meure de sa belle mort : c'en est fait de la Rédemption. Mais grâce à Judas Iscariote et grâce à toi, Procureur, il n'en sera rien... On dira que tu fus lâche et que je fus un traître. Qu'est-ce que cela pèse en face d'un pareil enjeu ? Je ne suis pas un indicateur, je ne suis pas un traître. Je suis comme toi, l'exécuteur de la Volonté divine. »<sup>[15]</sup>

Comme à la veille de Pâques, dans les églises catholiques, la liturgie commémore par un oxymore (*felix culpa* !) le bienfait du péché sans lequel il n'y aurait pas eu de rédempteur, ne serait-il pas justifié de bénir aussi le baiser (*felix osculatio* !) qui ouvre à Jésus le chemin de la croix et de la résurrection ? Ce que nous nommons le crime de Judas ne fut-il pas alors plutôt son infortune ? Comment peut-on tenir à la fois la prédestination qui l'assigne à ce rôle et la culpabilité dont toute la

tradition l'accable ? Dans l'homélie qu'il consacre à l'Évangile de Matthieu, saint Jean Chrysostome réunit pourtant ces deux idées. Dans un premier moment, la considération des fins lui fait rapporter la Passion aux prophéties qui l'annoncent et l'interpréter comme l'accomplissement d'un plan. Mais dans un second moment, ne considérant que les moyens, il doit reconnaître à la cause au moins autant de réalité qu'il en observe dans l'effet. La cause d'un aussi incomparable scandale doit donc être aussi incomparablement scandaleuse. Seule une haine aussi inhumaine qu'incompréhensible a pu faire trahir à Judas un amour aussi incompréhensible et surhumain qu'était celui du Christ. Judas ne pouvait être qu'un monstre.

Or peut-on aussi catégoriquement soutenir l'idée d'un plan providentiel et aussi absolument condamner Judas ? « Le Seigneur, commente Jean Chrysostome, ne perdait aucune occasion d'enseigner à ses disciples que sa Passion n'était la conséquence d'aucune infortune ni d'aucune négligence, mais l'accomplissement d'un plan mystérieux (?????????? ???? ????). » <sup>[16]</sup> Le mot qu'emploie l'évêque de Constantinople est ici tout semblable à celui dont se sert souvent Leibniz pour désigner la sagesse et la prudence de Dieu dans le choix qu'il a fait de son plan avant de créer ce monde. Ayant tout bien pesé, comparé, calculé, ayant combiné et prévu toutes les diverses possibilités, dit Leibniz, Dieu agit en bon économiste, comme un bon intendant, comme un bon ménager. Aussi n'y a-t-il si apparente prodigalité ni si abominable folie auxquelles il n'ait dû consentir en ayant mesuré l'incomparable bien qui en résulterait. Parce que tout avait été prévu, il n'y a donc si grand désordre qui ne soit aussi dans l'ordre.

Pourquoi dans ces conditions dénoncer Judas comme un monstre ? L'argumentation du saint consiste à augmenter la culpabilité de Judas du consentement même que Jésus donnait à cette trahison. « Bien loin, dit-il, que le consentement du Christ à l'événement puisse atténuer la responsabilité de Judas, il l'aggrave au contraire au point de rendre à son égard toute clémence impossible. Car malgré tant de preuves qu'avait Judas aussi bien de la puissance de Jésus que de sa douceur et de sa bonté, il agit envers lui comme n'aurait pas agi la pire des bêtes fauves. » <sup>[17]</sup> Sans doute peut-on comprendre la révolte de saint Jean

Chrysostome en imaginant la docilité de l'agneau tendant le cou au berger qui va l'égorger <sup>[18]</sup>. Qu'à l'innocent abandon de l'un réponde l'implacable duplicité de l'autre, la discordance en est insoutenable à l'imagination. Toutefois, comme le rappelle Chrysostome, Judas avait eu autant de preuves de la puissance que de la douceur de Jésus. Ne devait-il pas alors prévoir qu'en trahissant la seconde il bravait la première ? Pour défier la divinité de Jésus ne lui fallut-il pas, dans ces conditions, au moins autant d'abnégation, de détermination et de courage qu'il lui fallut d'ingratitude pour le livrer ? Car en désignant Jésus aux gardes qui le cherchaient, Judas savait qu'il s'exposait à être anéanti en un instant. Il est donc permis de supposer que Judas ne crut défier ainsi la puissance de Jésus qu'en croyant servir une puissance supérieure. S'il a trahi le Fils, ne fut-ce donc pas pour rester fidèle au Père ?

Car Judas lui aussi devait être persuadé de ne pouvoir servir deux maîtres <sup>[19]</sup>. Mais toute l'histoire qui suivit fut tellement obnubilée par l'événement qu'elle n'eut d'yeux que pour le maître trahi. S'est-elle pourtant jamais demandé pour quel autre maître Judas avait peut-être dû le trahir ? Car la vérité que je soupçonne, l'hypothèse que je soumets à l'examen de chacun, est qu'en indiquant Jésus aux gardes de la synagogue, Judas croyait servir un maître bien mieux attesté et bien plus ancien que celui dont il se séparait. S'il devint infidèle à son seigneur, ce fut par fidélité à celui qui avait choisi Moïse pour lui révéler sa loi. Son infidélité ne fut-elle pas alors que l'attestation d'une fidélité primordiale, que sa vénération pour Jésus rendait chaque jour plus improbable et plus difficile ?

\* \* \*

Ni plus ni moins qu'Annas <sup>[20]</sup> et que Caïphe, ni plus ni moins que ce directoire de prêtres et d'Anciens qui avait décrété l'arrestation du Galiléen, ni plus ni moins que cette foule qui demandait si véhémentement la mort de Jésus et la libération de Barabbas, Judas n'avait donc été qu'un instrument du plan de Dieu. Il fallait que ce qui avait été prévu s'accomplît. Il l'accomplissait. Que faisait-il d'autre en cela que ne faisait Jésus ?

Tout le problème se réduit à celui que pose l'énigmatique compatibilité entre la préordination divine et la liberté de l'homme. De quoi chacun est-il en effet responsable s'il n'en est absolument libre ? Mais de quoi chacun est-il libre si le

choix qu'il fait à chaque instant est aussi prévu de toute éternité que s'il ne l'était pas ? Il était inévitable que ce problème se posât à toute la philosophie occidentale dès qu'elle commença à se développer dans la perspective eschatologique ouverte par l'Ancien Testament. Aussitôt vint-on à rapporter l'existence du monde à la volonté d'un créateur, il fallait bien supposer une intention à cette volonté et une finalité à cette intention. Un Dieu si puissant qu'il tire l'existence du néant, comment n'aurait-il pas aussi la connaissance de tout ce qui sera, puisqu'en voyant ce qui sera il fait être tout ce qui est ? Comment serait-il tout-puissant s'il pouvait y avoir une seule chose qu'il fût impuissant à connaître ? Il n'a donc tout créé qu'en ayant tout prévu. Toute l'histoire du monde va donc à la fin que Dieu lui a assignée, et par les moyens qu'il a choisis pour y conduire. Par ailleurs, comme l'observait Descartes, l'évidence de notre liberté est si inhérente à l'expérience de notre volonté qu'on peut identifier l'une à l'autre. Aussi n'y a-t-il pas d'expérience plus immédiate ni d'évidence plus originaire que celle de notre liberté.

Par une sorte d'effarant paradoxe, nous risquons alors d'être jetés dans le plus grand doute par ce qu'il y a cependant de moins douteux. Car deux clartés ici font une obscurité ; et deux évidences font un doute. Qu'y a-t-il en effet de plus obscur que ces deux lumières dont chacune devrait éteindre l'autre ? Inhérente à l'omnipotence de Dieu, il n'y a pas de vérité qui s'impose plus nécessairement à nous que celle de son omniscience et de la préordination du monde : il en a tout prévu. Et pourtant, inhérente à l'expérience de notre volonté, il n'y a pas non plus d'évidence plus indubitable que celle de notre liberté. Ni l'une ni l'autre ne peuvent être mises en doute. Chacune des deux pourtant semble récuser l'autre.

Dans un premier moment, loin de nier la contradiction, Descartes n'y voit qu'un effet des limitations de notre entendement. La contradiction, à ce compte, ne serait pas entre deux réalités qui s'excluent, mais seulement entre les idées que nous en concevons. Parce qu'il n'est rien que ne puisse l'infinité de Dieu, explique-t-il, il peut parfaitement rendre compatible ce qui semble incompatible à la finitude de notre entendement. De même, en effet, que nous connaissons l'infini sans le pouvoir comprendre, de même savons-nous que Dieu peut tout sans presque rien savoir de tout ce qu'il peut. Aussi aurions-nous grand tort de douter de ce que nous comprenons à cause de ce que nous ne comprenons pas.

Dans un deuxième moment, le conflit entre la prescience de Dieu et la liberté humaine ne lui paraît plus si grand qu'il soit insurmontable. Pressentant en cela des analyses que développera et systématisera Leibniz, une analogie lui suggère qu'il suffit à Dieu de connaître l'infinité des circonstances qui se produiront tout au long du temps pour savoir à quel parti chaque liberté se déterminera à chaque instant. Supposons, dit-il, qu'ayant interdit les duels, un roi connaisse l'exécration irritée qui anime deux gentilshommes à se battre. S'il les envoie séparément à un même lieu, si écarté de surcroît qu'ils n'y pourront être retenus par personne, n'est-il pas infailliblement assuré qu'ils s'y battront, sans qu'aucune forme de dépendance ou de contrainte n'entame cependant leur liberté ? Car si le propre de la liberté est de se déterminer, elle ne se détermine pas toutefois sans raisons. En rendant prévisibles toutes les motivations, la connaissance de toutes ces raisons rendrait donc infailliblement prévisible la détermination de chaque liberté.

C'est Leibniz qui a le mieux caractérisé ce concours spontané que chaque liberté apporte au plan que Dieu a prévu pour le monde. Car la liberté ne consiste en aucune sorte d'indifférence ni de gratuité. Quelle expérience plus spontanée en avons-nous que celle d'une volonté que rien ne contraint et à l'accomplissement de laquelle nul obstacle ne s'oppose ? Or le propre de toute volonté est de tendre au plus grand bien que nous soyons capables de nous représenter. Elle est donc aussi relative à notre représentation que notre représentation exprime ce que nous percevons. Mais que percevons-nous ? La grande originalité de Leibniz fut de penser que chaque monade perçoit à chaque instant l'univers tout entier. Il va de soi, dans ces conditions, que si chaque perception exprime l'infinité de l'univers, elle nous le représente généralement de façon si infinitésimale que nous ne savons pas même ce que nous percevons. Mais, pour être insensibles, ces « petites perceptions » n'en sont pas moins réelles. Si obscurément et confusément que ce soit, elles déterminent donc à notre insu notre volonté, et suscitent en nous une foule de désirs inconscients qui orientent nos choix, pèsent sur nos décisions, et concourent sans même que nous le sachions au parti que nous prenons. Aussi Leibniz nomme-t-il *inquiétude* « cet amas d'inclinations insensibles qui nous pousse sans qu'on en voie le sujet », si bien que notre décision est souvent déjà prise alors que nous croyons encore délibérer sur celle qu'il conviendrait de prendre.

Or, comme nos « petites perceptions » ne font qu'exprimer l'état du monde à

chaque instant, il s'ensuit que c'est donc aussi l'état du monde qui détermine subrepticement notre inquiétude, dirige notre volonté, et nous incite ainsi à chaque instant à jouer spontanément dans la création le rôle que le plan de Dieu y avait prévu pour nous. Car en connaissant de toute éternité tout ce qui arriverait, Dieu savait aussi de toute éternité quelle inquiétude susciteraient nos perceptions, à quoi cette inquiétude inclinerait notre volonté, et quel choix ferait à chaque fois notre liberté.

Aussi notre liberté n'est-elle en rien incompatible avec la prescience et la préordination divines. D'une part, en effet, nous ne sentons pas qu'aucune contrainte s'exerce sur notre volonté dans le choix de ses décisions. D'autre part, ces décisions nous semblent d'autant plus libres qu'elles sont plus spontanées, et d'autant plus spontanées qu'elles émanent de notre être tout entier.

Voilà donc comment, selon le mot de Luther dans son *Traité du serf arbitre*, il avait pu être écrit de toute éternité que Judas trahirait le Christ, et qu'il le trahirait librement.

C'est l'exercice de cette liberté qu'il nous faut donc maintenant tenter de reconstituer si nous voulons nous donner une chance de comprendre le geste de Judas.

## Notes

- [1] *Matthieu*, XXVI, 24 ; *Marc*, XIV, 21.
- [2] *Jean*, VI, 64 : « Jésus savait déjà parfaitement quels étaient ceux qui ne croyaient pas, et quel était celui qui le livrerait. »
- [3] *Luc*, XVIII, 31-33.
- [4] *Luc*, XVIII, 34 : « Mais ils n'entendirent rien à tout cela : cette parole leur était complètement obscure.  
Ils ne comprenaient pas ce que Jésus leur disait. »
- [5] *Matthieu*, XXVI, 2.
- [6] *Jean*, XIII, 21
- [7] *Jean*, XIII, 26-30 : « Ayant trempé le morceau de pain, il le donna à Judas Iscariote... Ayant pris le morceau de pain, Judas sortit aussitôt. » Il me semble très remarquable, dans ce texte, que ce soit à l'instant même où Jésus le désigne que « Satan prend possession de l'esprit de Judas ».
- [8] *Jean*, XIII, 27.
- [9] *Matthieu*, XXVI, 54 ; *Jean*, XVII, 12. Dans un court article sur Judas, « le fils de perdition », Jean Daniélou signalait également que « cette perdition de Judas est l'accomplissement d'une prophétie de l'Écriture » (in *Mélanges d'histoire des religions* offerts à Henri-Charles Puech, Paris, PUF, 1974, p. 187).
- [10] *Matthieu*, XXVI, 56.
- [11] *Actes*, I, 16.
- [12] *Actes*, II, 23.
- [13] *Actes*, II, 29-31.
- [14] Cf. Ch. Péguy, *Dialogue de l'histoire et de l'âme charnelle*, in *Œuvres en prose* (1909-1914), Paris, Bibl. de la Pléiade, 1961, p. 451-457.
- [15] Cf. Roger Caillois, *Ponce Pilate*, Paris, Gallimard, 1961, p. 54-57.
- [16] Saint Jean Chrysostome, *Homélies sur l'Évangile de saint Matthieu*, LXIII, 2 (in *Obras de San Juan Crisóstomo*, Madrid, BAC, t. II, p. 634).
- [17] *Ibidem*, p. 635.
- [18] Les Actes des Apôtres (VIII, 32) citent dans le même sens le passage d'une prophétie d'Isaïe :  
« Il a été mené comme une brebis à l'abattoir, Et comme un agneau reste muet devant celui qui le tond, Il n'a pas eu une plainte sous la main qui l'égorgeait. »
- [19] *Matthieu*, VI, 24.
- [20] Voir E. Renan, *op. cit.*, p. 312-313 : « Ce personnage était le beau-père de Kaïapha, Hanan ou Annas, fils de Seth, vieux grand prêtre déposé, qui, au milieu de cette instabilité du pontificat, conserva au fond toute l'autorité. Hanan avait reçu le souverain sacerdoce du légat Quirinius, l'an 7 de notre ère. Il perdit ses fonctions l'an 14, à l'avènement de Tibère ; mais il resta très considéré. On continuait à l'appeler "grand prêtre", quoiqu'il fût hors de charge, et à le consulter sur toutes les questions graves. Pendant cinquante ans, le pontificat demeura presque sans interruption dans sa famille ; cinq de ses fils revêtirent successivement cette dignité, sans compter Kaïapha, qui était son

gendre. C'était ce qu'on nommait la "famille sacerdotale", comme si le sacerdoce y fût devenu héréditaire.»

## 2. La malédiction

« *Maudit soit celui qui reçoit un présent pour répandre le sang de l'innocent !* »

***Deutéronome, XXVII,  
25***

Nous nous sommes placés jusqu'ici, pour comprendre le geste de Judas, dans la perspective prophétique ouverte par les Écritures. Dieu ayant conçu sa création comme un artisan conçoit son œuvre, la fin y précède le commencement. C'est en effet à partir du résultat qu'il voulait obtenir qu'il a mis en œuvre la série des moyens qui concourent à sa production. Le « plan de Dieu » auquel Malebranche et Leibniz ne cessent de référer la création, comme le « plan de l'histoire » que se représente Hegel, inaugurent donc à la fois une ontologie du futur antérieur et une logique de la rétrospectivité. Ontologiquement, l'avenir y détermine le présent. Logiquement, la compréhension qu'on peut avoir d'un événement est donc toujours tardive par rapport au moment où il se produit. Qu'il s'agisse d'une finalité interne ou d'une finalité externe, qu'on conçoive la vie sur le modèle de la technique, ou qu'on conçoive la technique sur le modèle de la vie, l'idée même de création suppose, elle aussi, celle d'une intention, d'un projet, d'un but. C'est donc uniquement par rapport à ce but qu'on peut apprécier l'économie des moyens employés. Pas plus qu'on ne peut donc comprendre ce qui précède si on ne le rapporte à ce qui suit, pas plus la structure d'aucune partie n'a-t-elle de sens indépendamment de l'organisation du tout. Seul toutefois celui qui a décidé de l'entreprise, qui en a conçu la fin, organisé le plan et choisi les moyens peut reconnaître dans ce qui s'effectue à chaque instant un indispensable moment de l'œuvre qui s'y accomplit. Pas plus qu'il n'y a de moment en soi, pas plus n'y a-t-il non plus pour le créateur d'événement en soi, indépendamment de la série où il se situe et de l'avenir qui s'ensuivra.

Finaliste et technicienne, cette logique gouverne la plupart de nos entreprises. « Qui veut la fin, veut les moyens », en conclut-on fort justement. Il s'agit d'une *logique pragmatique* consistant à mobiliser la série mécanique des causes au service

de la fin qu'elles concourent à produire. Aussi avait-elle conduit Leibniz à distinguer une *volonté antécédente* qui se porte spontanément vers le bien qu'elle tend à accomplir, et une *volonté conséquente* qui s'en déduit, et qui, ayant tout comparé et calculé, choisit les moyens qu'elle doit accepter pour parvenir à son but. La volonté antécédente est toujours péremptoire. Laborieuse, appliquée, ancillaire, la volonté conséquente est toujours soumise. Si, par une volonté antécédente, Dieu voulait se manifester et se reconnaître dans sa création, il lui fallait s'y incarner. Par une volonté conséquente, comme il devait donc permettre le péché sans lequel il ne pouvait y avoir de rédemption, il devait aussi permettre le baiser de Judas sans lequel Jésus n'eût pas été livré, et la haine de Caïphe sans laquelle il n'eût pas été crucifié. Le temple spirituel que, par une volonté antécédente, Dieu avait projeté de s'élever à lui-même dans l'Église n'eût jamais eu la moindre pierre si Jésus n'avait ressuscité. Par une volonté conséquente, Dieu devait donc permettre non seulement la mort de son Fils, mais chacune des stations de son chemin de croix. Dans la mesure où c'est un but sacré que poursuit l'entreprise, c'est par une invincible nécessité qu'elle *sacrifie* donc le présent à l'avenir, les moyens à la fin, les parties au tout, les créatures à la gloire du Créateur, Judas à Jésus et Jésus à son Père.

Mais Judas, lui, qui ne pouvait imaginer ni la crucifixion, ni la résurrection, à quoi se sacrifiait-il en se résolvant à désigner son Maître aux gardes de la synagogue ? Ce qu'il perd irrémédiablement en le faisant, il le sait. Si, par une volonté conséquente, il accepte donc de perdre non seulement tout ce qu'il a, mais même tout ce que Jésus avait fait de lui, à quelle fin supérieure sa volonté antécédente le lui fait-elle sacrifier ? Il était un apôtre, il en avait reçu le don de guérir et celui des miracles. Il était un des Douze, un des premiers, un des fondateurs, un des chefs. Il avait des frères, des amis, des familiers, partout où Jésus avait les siens. Plus qu'un autre, peut-être, il avait la confiance de Jésus puisque c'est à lui qu'il avait confié le pécule de la troupe. Au lieu de cela, il n'y aurait plus de toutes parts pour lui que haine et que mépris. Nul ne l'accueillerait. Nul ne se fierait à lui. Toute eau lui serait vinaigre. Il le savait. Alors, pour quelle fin si sacrée a-t-il accepté de sacrifier tout cela ? Car Judas lui aussi, comme tout le monde, est pris dans cette logique pragmatique qui nous persuade de consentir à perdre plus qu'on ne voudrait pour obtenir ce qu'on veut. Que voulait donc Judas

? Faute que ce soit un problème que personne puisse résoudre avec certitude, c'est une question qu'on ne peut tenter d'élucider qu'à la faible lumière des vraisemblances.

\* \* \*

Pour l'examiner, il nous faut d'abord abandonner la perspective prophétique qui justifie toutes choses par l'avènement final auquel tous ont concouru à leur insu. Car s'il est vrai que ceux qui font l'histoire ne savent pas l'histoire qu'ils font, il n'en est pas moins vrai qu'ils sont mus en tout ce qu'ils font pour des raisons qu'ils croient toujours connaître plus ou moins. Aussi la perspective psychologique selon laquelle se déterminent les acteurs de l'histoire est-elle nécessairement différente de la perspective eschatologique qui utilise leur liberté comme un instrument pour des fins qu'ils ignorent. À qui connaît le plan de l'histoire ou les desseins de Dieu, il n'y a rien de si scandaleux qui n'apparaisse rationnel. Comme en marchant à sa destination l'Absolu écrase mainte fleur bleue sur son passage, de même n'y a-t-il dans l'histoire massacres ni tourments sur la croix desquels on ne s'attend à voir éclore la rose de la raison. C'est l'ordinaire argument de toutes les théodicées.

Mais ceux-là mêmes qui raisonnent ainsi comptent sur l'inquiétude et les passions des individus particuliers pour concourir à l'exécution du plan universel. Sans le savoir, c'est en faisant leurs affaires qu'ils font les affaires du monde. Aussi n'y a-t-il ambition si frénétique, jalousie si forcenée, rivalité si tenace ni si fourbe qui ne servent de moteur à l'histoire pour conduire ses menées. Selon qu'on considère les actions d'après l'intention qui les a suscitées ou d'après le résultat qu'elles ont contribué à produire, tout différents sont donc les jugements qu'on porte sur les hommes qui les ont engagées. Parce qu'on peut prendre sur tout acte deux points de vue différents, celui de la proximité et celui de la postérité, on a imaginé qu'il puisse être justiciable de deux juridictions dissemblables : le tribunal de la morale et celui de l'histoire. Le premier siège sans désemparer et rend immédiatement ses arrêts. Ne comparaissent devant lui que des contemporains. Pour savoir si une action est morale ou non, il n'y a pas besoin d'interminables enquêtes. Indépendamment de ses conséquences qu'on n'en finit jamais d'inventorier et qui se perdent dans un inextricable lacs de

circonstances, il suffit d'en observer la forme : tout principe est bon dont on pourrait vouloir qu'il s'appliquât toujours et partout sans exception. À l'inverse, le tribunal de l'histoire ne se réunit qu'en sessions exceptionnelles et ne juge que des morts. Toujours convoqué par les vainqueurs, il ne rend ses sentences qu'après d'interminables enquêtes, si controversées que de nouveaux historiens en appellent aussitôt. Comme il y a toujours un avenir de l'avenir, il y a aussi une histoire de l'histoire, de sorte qu'un même événement ne cesse de nous apparaître sous de nouvelles perspectives à mesure qu'en l'éloignant sa postérité le change.

Selon que ses juges seraient juifs ou chrétiens, à une époque d'exaltation ou d'indifférence religieuses, de persécution ou de tolérance, en un pays monothéiste ou en un continent confucéen, bien différentes seraient les sentences que le tribunal de l'histoire aurait rendues sur le geste de Judas. Inversement, le baiser qui capte la confiance pour la tromper, et déclare son amitié pour la trahir, ne trouvera pas un seul avocat devant le tribunal de la morale. Toutefois, si les jugements de l'histoire sont presque toujours sommaires, les jugements de la morale sont presque toujours simplistes. Car elle ne juge que le geste, et n'en connaît jamais l'intention. Pourquoi serait-on moins sévère pour Brutus qu'on ne l'est pour Judas ? Parce qu'on connaît les raisons de l'un, qu'on peut comprendre son amour de la république, tandis qu'on ignore les raisons de l'autre et qu'on ne peut pas comprendre celles qu'on lui suppose. Ce sont pourtant ces raisons qu'il importerait de connaître si on voulait porter sur Judas un jugement qui ne fût pas que la naïve expression de nos propres préjugés.

Nous avons été si entraînés par le <sup>xix</sup><sup>e</sup> siècle à considérer toutes choses sous le point de vue de l'histoire qu'il nous avait accoutumés à distinguer en toute action le point de vue subjectif de celui qui s'y engage pour des raisons, et le point de vue objectif de l'historien pour qui les résultats seuls importent. Subjectivement, une action est motivée par des sentiments. Ainsi nous semble-t-il agir par souci de justice, pour soutenir notre droit, ou pour défendre la liberté, etc. Mais c'est par rapport aux objectifs de l'histoire que la valeur d'une action se mesure objectivement, soit qu'elle ait eu pour effet d'élever des obstacles à la marche de l'histoire, soit qu'elle ait contribué à son progrès en hâtant son cours. Tout cela présuppose, bien sûr, que l'histoire ait un sens, un but, une destination. Mais le

plus singulier est qu'on identifie alors la morale à une adhésion des individus aux fins qu'est censée poursuivre l'histoire. Comme si la morale consistait à rallier la nécessité, on postule que ce qui doit être (*faciendum esse*) parce que le devoir le prescrit est la même chose que ce qui doit être (*futurum esse*) parce qu'il ne peut manquer d'arriver. Une même logique réunit là-dessus toutes les eschatologies.

Toutefois, même le militant le plus convaincu du destin de son peuple, de sa religion ou de son parti se détermine subjectivement en croyant agir objectivement. C'est pourquoi Judas a pu se déterminer aussi bien sous l'impulsion de sentiments personnels que sous l'inspiration de considérations historiques. Pour tenter de démêler le possible et le probable, il me semble ne pouvoir guère procéder que par élimination, commençant par examiner les moins vraisemblables des hypothèses pour parvenir aux plus probables d'entre elles.

Quelles ont pu être ses motivations ? Quels sentiments ou même quel ressentiment purent être les siens ? Quelle accumulation de raisons put jamais être assez forte pour l'emporter autant sur ses intérêts que sur sa fidélité ?

\* \* \*

Maudit par Jésus, maudit par les siens, maudit par l'Église, Judas est l'universel réprouvé. Comme on arrache les insignes d'un officier qu'on dégrade, l'iconographie l'a dépouillé de son auréole. Seul Fra Angelico l'en représente nimbé, dans une chapelle de Padoue et au couvent San Marco de Florence, mais c'est d'une auréole noire, comme calcinée par autant de noirceur. Tout le monde l'accable. Chacun y va de son insulte. Pour l'en soupçonner, il n'est si extravagante turpitude qu'on n'invente. Si indélébile est l'infamie dont est flétri son nom que la loi des pays germaniques interdit de le donner à aucun enfant. C'est bien de lui qu'il serait alors vrai de dire qu'« à celui qui n'a pas on ôtera même ce qu'il a »<sup>[1]</sup>. Il n'y a qu'un auteur pour tenter de comprendre Judas et pour manifester à son égard un peu de compassion et de miséricorde. C'est Renan. « Le souvenir d'horreur que la sottise ou la méchanceté de cet homme laissa dans la tradition chrétienne a dû introduire ici quelque exagération. Judas, jusque-là, avait été un disciple comme un autre ; il avait même le titre d'apôtre ; il avait fait des miracles et chassé les démons. La légende, qui ne veut que des couleurs tranchées, n'a pu admettre dans le cénacle que onze saints et un

réprouvé. La réalité ne procède point par catégories si absolues. L'avarice, que les synoptiques donnent pour motif au crime dont il s'agit, ne suffit pas pour l'expliquer. Il serait singulier qu'un homme qui tenait la caisse et qui savait ce qu'il allait perdre par la mort du chef eût échangé les profits de son emploi contre une très petite somme d'argent. Judas avait-il été blessé dans son amour-propre par la semonce qu'il reçut au dîner de Béthanie ? Cela ne suffit pas encore. Le quatrième évangéliste voudrait en faire un voleur, un incrédule depuis le commencement, ce qui n'a aucune vraisemblance. On aime mieux croire à quelque sentiment de jalousie, à quelque dissension intestine. La haine particulière contre Judas qu'on remarque dans l'Évangile attribué à Jean confirme cette hypothèse. Sans nier que Judas de Keiroth ait contribué à l'arrestation de son maître, nous croyons que les malédictions dont on le charge ont quelque chose d'injuste. »<sup>[2]</sup> Aussi s'éprouve-t-on parfois soulagé et comme rafraîchi de rencontrer à son égard ne serait-ce que l'évocation d'une possible charité. Ainsi Julien Green rapporte-t-il dans son *Journal* le témoignage de ce jeune garçon à qui on racontait l'histoire du traître et qui, en apprenant son geste de désespoir, eut cette parole : « À la place de Dieu, j'aurais attendu qu'il me demandât pardon. »<sup>[3]</sup>

Suggérée avec plus ou moins d'insistance par le premier et le quatrième évangiles<sup>[4]</sup>, l'interprétation la plus ordinairement acceptée n'attribue le geste de Judas qu'à sa cupidité. Il aurait moins trahi le Christ qu'il ne l'aurait vendu. S'il avait pu, il l'eût mis aux enchères. On imagine alors une si invincible fascination de l'argent qu'il ne pouvait pas plus résister à l'occasion d'en gagner qu'il ne pouvait supporter d'en perdre. Trois évangiles relatent le repas à Béthanie où Marie de Magdala enduit de parfum les pieds de Jésus. Deux d'entre eux font état de la réprobation suscitée par un aussi absurde gaspillage. L'évangile de Marc rapporte qu'il y eut alors *des gens* pour s'en indigner et en murmurer entre eux<sup>[5]</sup>. C'est à *des disciples* cependant que Matthieu attribue cette même incompréhension<sup>[6]</sup>. Mais lorsque Jean rapporte le même incident il n'y en a plus qu'un pour se scandaliser d'une dépense aussi inconsidérée : c'est Judas<sup>[7]</sup>. Après tant de sermons entendus sur la compassion, la miséricorde, la charité, le partage, peut-être n'était-il pas absolument incompréhensible qu'un rien de cohérence le retînt d'approuver autant de munificence. Si on veut bien en outre se rappeler que Judas était l'économe de cette pauvre troupe de prêcheurs, ne devait-il pas être si

soucieux d'économie que tout gaspillage lui parût quelque coupable désinvolture ? Mais Jean n'a pas plutôt évoqué la charité qui aurait inspiré Judas qu'il en dénonce aussitôt l'hypocrisie. Les pauvres, s'il s'en moque ! Si Judas osa évoquer le soulagement que tant d'argent aurait pu apporter à des pauvres, c'est tout simplement parce qu'il se considérait comme le premier d'entre eux. « Il disait cela, rapporte Jean, non qu'il se souciât des pauvres, mais parce qu'il était voleur, qu'il tenait la bourse, et en soutirait ce qu'on y mettait. »<sup>[8]</sup>

Aucun des autres évangélistes ne rapporte rien de semblable. S'il en était ainsi, pourquoi Jésus eût-il désigné pour cette tâche précisément celui qui en devait être le moins capable ? De même que Jésus savait que Pierre le renierait, de même aurait-il dû savoir que Judas érodait et rognait leur pécule. Comment, dans ces conditions, n'y eût-il pas remédié ? J'admire en outre que l'apôtre de dilection ait développé avec autant de subtilité ce talent de procureur, si habile à débusquer le vice sous les apparences de la vertu, quand le signe auquel devaient se reconnaître les disciples était un aussi grand amour entre eux que celui dont Jésus les avait aimés<sup>[9]</sup>.

Si surprenant, si étrange, si isolé que soit le témoignage de Jean, il est pourtant celui qui a le mieux convaincu. Dans le portrait romanesque qu'il fait de Judas, Léonid Andreïev l'imagine surpris par les autres disciples en train de leur chaparder quelques sous. Pierre s'en indigne auprès de Jésus : « Maître, regarde-moi ce bouffon ! Ce voleur ! Tu lui as fait confiance, et il vole notre argent ! Voleur ! Crapule ! »<sup>[10]</sup> Même l'ironique Boulgakov, si facétieux, si désinvolté avec l'histoire, imagine Judas en agent de change, obsédé d'une seule passion, « la passion de l'argent »<sup>[11]</sup>. Claudel en est si convaincu qu'il lui suffit d'imaginer la scène pour en ressentir viscéralement l'émotion. « Ce qui a déterminé Judas, commente-t-il, c'est Madeleine. L'acte de Madeleine (ce parfum répandu et dont la fragrance envahit toute la maison <sup>[12]</sup>) est quelque chose qu'il n'a absolument pas pu admettre, qui lui a tordu les tripes. » Quelque exceptionnelle intussusception fait alors soupçonner à Claudel que c'est moins l'argent ainsi dilapidé qui désole Judas que celui qu'il aurait permis de gagner. « Sa colère contre Madeleine doit provenir d'un désappointement financier. Il comptait *évidemment* sur cet argent pour quelque combinaison, peut-être pour la réparation de ses malversations, pour le règlement d'une dette. De là plus tard la séduction

des trente deniers. » <sup>[13]</sup> Ce qui me fascine le plus en cette intuition, c'est avec quelle *évidence* elle s'impose à Claudel. Telle est sa certitude qu'aucun doute ne l'en peut effleurer. Lui aussi en a les tripes tordues. Claudel a donc certainement raison. Si on n'imagine Judas courant les marchés, faisant la place, reniflant l'affaire, à l'affût d'emprunteurs mais se cachant des créanciers, trafiquant, truquant, boursicotant, écorniflant, on ne comprend pas Judas.

Deux ou trois petits faits résistent toutefois assez à une telle imagination pour nous retenir de nous y abandonner. D'une part, comme les onze autres apôtres, Judas est un missionnaire. Mais c'est comme un sectateur, comme un énergumène inspiré ou comme un agitateur qu'il apparaît d'abord à ceux qu'il veut évangéliser. On s'en écarte. On s'en méfie. Aussi Jésus les en a-t-il prévenus. « Je vous envoie comme des brebis au milieu des loups ; soyez donc prudents comme les serpents et simples comme les colombes. Tenez-vous en garde contre les hommes, car ils vous livreront aux tribunaux et vous fouetteront dans les synagogues. » <sup>[14]</sup> Toujours en état d'insécurité, sans cesse épié, Judas ne pouvait survivre ni continuer sa mission qu'en ne donnant jamais aucun prétexte à la moindre suspicion ni au moindre ragot. Le moins qu'il dût être donc d'être toujours insoupçonné. D'autre part, Judas n'est jamais seul. Où qu'il se fût caché, il y aurait toujours eu quelqu'un pour le voir. Par ailleurs, il ne s'arrête jamais. Arpentant la Judée et la Galilée, il ne fait halte en quelque bourgade que pour y annoncer l'imminence du Jugement et la venue du Messie, confirmant par des miracles le pouvoir que celui-ci tenait de Dieu, entouré par la foule, surveillé par les prêtres, guetté par les pharisiens. Comment eut-il jamais pu se livrer à aucun trafic ? Quel usurier eût jamais rien prêté à un client qu'il risquait de ne jamais revoir ? Quant à l'argent qu'il aurait pu dérober aux douze, comme Jean le suggère, il ne pouvait pas excéder celui qu'ils possédaient. Or ils n'en possédaient pas. Jésus leur avait interdit d'en avoir. « Ne demandez rien en retour de ce que vous donnez, car rien ne vous a été demandé pour ce que vous avez reçu. Ne prenez avec vous ni or, ni argent, ni monnaie. Allez partout où vous devez aller sans provisions ni bagages. » <sup>[15]</sup> Pour que Judas ait pu dans ces conditions se livrer à des entreprises financières, il ne lui aurait sans doute pas fallu moins que de nombreux miracles.

Une cupidité aussi exacerbée, en avait conclu Claudel, ne pouvait évidemment

pas résister à l'offre de trente deniers. Si trente deniers avaient pu le tenter, cela tendrait toutefois à prouver qu'il n'en avait pas mille. Mais est-il vraisemblable qu'il ait trahi son maître pour trente deniers ? Pour soutenir mon doute, je n'ai que fort peu de textes. Du moins existent-ils. Si c'était la cupidité qui eût déterminé Judas, serait-il en effet imaginable qu'il se fût contenté pour un service aussi risqué et aussi signalé d'une rétribution aussi dérisoire ? Il suffit, pour en prendre la mesure, de se rappeler que le fameux parfum répandu par Marie de Magdala valait au moins trois cents deniers <sup>[16]</sup>. Or, pour la caste sacerdotale de Jérusalem, il y a déjà trois mois <sup>[17]</sup> que dure l'affaire de ce Galiléen qui attire les foules en faisant des miracles, se fait passer pour le Messie, maudit les scribes et les pharisiens, annonce la destruction du temple et se vante de le reconstruire en trois jours. L'agacement a fait place à l'exaspération. Elle est maintenant à son comble. Il faut en finir. Mais plus on approche de la fête de Pâque, plus la foule afflue vers Jérusalem, plus il peut y avoir d'exaltés, et moins l'affaire est commode. L'impatience des prêtres s'en accroît en même temps que le danger. Au point où ils en sont, ils donneraient donc cher pour qu'on leur enlevât cette épine. Pour ignorer cela, il faudrait ne rien savoir. Il y a peu de chances pour que ce soit le cas de Judas. Si c'est la cupidité qui uniquement le pousse, il est hors de doute qu'on ne discutera pas son prix. Est-il vraisemblable qu'il se satisfasse alors de quelques galettes et d'une poignée d'olives ? Messie ou pas, l'aurait-il livré pour le prix d'un gigot<sup>[18]</sup> ?

Aussi est-il fort instructif de comparer là-dessus les témoignages. Deux des évangélistes croient se rappeler que Judas courut livrer Jésus au Grand Conseil de la synagogue aussitôt après avoir assisté à Béthanie à la débauche de parfum et s'y être fait tancer pour sa mesquinerie <sup>[19]</sup>. Les deux autres ne relatent pas semblable consécution. Entre le repas chez Marthe et Marie et la trahison de Judas ils n'établissent aucun lien de causalité. Ils ne trouvent même pour l'expliquer qu'une intervention diabolique : Judas fut alors possédé ; il ne s'appartenait plus ; « Satan était entré en lui » <sup>[20]</sup>. Quant à l'argent, dont on avait supposé qu'il dût être le motif de son geste, il apparaît à peine. Le quatrième évangéliste n'en dit pas le moindre mot. C'est aux membres du Grand Conseil que Marc et Luc en attribuent l'initiative, non pas toutefois à la suite d'aucune négociation ni transaction, mais comme un vulgaire pourboire dont ils s'engageaient à

récompenser les indications d'un voyou :

« Ils lui promirent quelque argent. » <sup>[21]</sup> Comme s'il ne faisait que leur dénoncer un voleur de poules, ou comme si le service rendu ne valait pas même le peu qu'on lui en donnera, Judas ne demande rien. Et en effet, on ramasse un pourboire, on ne le demande pas. Seul le récit de Matthieu fait quémander Judas, comme un vulgaire valet qui vend à des rivaux les secrets de son maître. « Ne m'en donnez-vous pas quelque chose ? » C'est alors qu'ils lui auraient compté les fameux trente deniers.

Les faits dont nous disposons sont si menus, si ténus, si rares que nous sommes bien forcés de nous y accrocher. On dira que ces trente deniers m'obsèdent. Mais qu'avons-nous d'autre pour savoir si ce put être la cupidité qui détermina Judas ? Les textes nous ont au moins permis d'établir une proportion, une comparaison, un début d'évaluation. Peu ou beaucoup, c'était dix fois moins que ne valait le parfum répandu par Madeleine. Mais c'était quand même de quoi acheter un bout de terrain, puisque Matthieu nous apprend que, Judas « ayant jeté les pièces d'argent dans le temple », le Grand Conseil décida de les employer à l'achat d'un champ pour la sépulture des étrangers <sup>[22]</sup>. Le monde contemporain n'a plus même idée de ce que pouvait être, hors des villes et des hameaux, le prix de la terre dans ces pays brûlés par la sécheresse et où les hommes étaient rares. Que pouvait donc être ce « champ du potier » si ce n'est quelques arpents d'argile et de cailloux, si inaptés à toute forme de culture ou de pâture qu'un cimetière était tout l'usage qu'on en pût espérer ? De la pierre et du sable où poussent trois maigres chardons, à cette époque en Palestine, il suffit de trois fois rien pour s'en rendre acquéreur. Même un pauvre bougre, s'il n'avait été mû que par la cupidité, ne se fût donc pas dérangé pour trente deniers. Dans le roman de Léonid Andreïev, une somme aussi dérisoire provoque aussi bien l'indignation de Judas que la pitié d'Annas. « Vous pensez qu'on peut vous vendre Jésus pour aussi peu ? » s'en scandalise le premier, tandis qu'une si maigre rétribution fait sourire le second <sup>[23]</sup>. C'est donc à juste titre qu'en mettant Ponce Pilate en scène, Boulgakov le montre stupéfait d'une délation obtenue à si bon marché. « C'est peu », fait-il remarquer au policier qui compte les trente tétradrachmes <sup>[24]</sup>.

Aussi Roger Caillois me paraît-il plus avisé en supposant que Judas ait dû

feindre la cupidité pour persuader les prêtres et les docteurs de la synagogue de sa sincérité. Ces prêtres connaissaient en effet les hommes presque aussi bien que les textes. Rien ne devait leur paraître moins naturel ni plus suspect qu'un homme désintéressé. À moins de vous avoir volé ou de s'apprêter à le faire, qui vous proposerait en effet un service pour rien ? Pourtant, nous l'avons vu, Judas ne demande rien. Sans demander son reste, il prend ce qu'on lui donne. Tout cela serait incompréhensible si on pensait que Judas eût rien calculé. L'hypothèse de Caillois me paraîtrait donc la plus raisonnable s'il ne me paraissait plus vraisemblable encore que Judas ne se rendait plus compte de rien. À partir du moment où il quitte Jésus pour se rendre auprès du sanhédrin, il est un égaré. Ayant perdu la mesure des choses et le sens de la réalité, il agit comme un somnambule. Le monde est pour lui si enténébré qu'il n'y reconnaît rien.

La raison de son geste n'est donc pas la cupidité. Comme le lui fait dire José Camón Aznar dans la pièce qui le met en scène, « tous vos trésors réunis et ceux de la terre entière ne pourraient pas payer ce que je viens de faire » <sup>[25]</sup>. Ne lui eût-on rien donné qu'il l'eût donc fait tout de même.

\* \* \*

Si ce ne put être pour de l'argent, pourquoi Judas s'est-il donc proposé aux prêtres et aux docteurs de la Loi pour leur indiquer où trouver Jésus ? Une psychologie moins sommaire a souvent attribué son geste au dépit d'un amour trop longtemps blessé. « Si vous aimez quelqu'un d'un amour plénier et que vous ayez des soupçons, écrit à ce sujet Jean Guitton, vous passez à la haine. » <sup>[26]</sup> Des soupçons ? Tout simplement de n'être pas aimé, ou d'être moins aimé que les autres. Il était en effet inévitable que ce petit nombre de disciples, étonnés d'avoir été choisis, éblouis des prodiges qu'ils voyaient faire, fascinés par les pouvoirs surnaturels de Jésus, émerveillés par la nouvelle qu'il apportait au monde, eussent entre eux rivalisé de fidélité et secrètement rêvé de la place que le Seigneur leur réservait au royaume de son Père. Salomé ne prend-elle pas les devants en demandant à Jésus d'y réserver à ses fils les deux places les plus proches de lui <sup>[27]</sup> ? Hors celui d'avoir été le premier recruté parce qu'il avait été le premier rencontré, quel suréminent mérite avait pu valoir à Pierre que lui soient remises les clefs du royaume des cieux <sup>[28]</sup> ? Tant de confiance et d'amour que Jésus n'ait

cessé de manifester à ses disciples, ce fut toujours cependant en en manifestant un peu plus aux uns qu'aux autres. Or un peu, c'était déjà beaucoup. Et beaucoup, c'était trop. Pourquoi sinon eût-il choisi Pierre, Jacques et Jean pour assister en grand secret à sa Transfiguration, en leur recommandant bien de n'en rien divulguer à personne<sup>[29]</sup> ? Pourquoi ces préférences et ces cachotteries ? Quant à Jean, s'il ne cache guère dans son récit l'antipathie que lui inspirait Judas, celle que Judas avait pour lui ne devait pas être moins vive. Se mettant lui-même en scène, Jean n'a-t-il pas même l'indélicatesse ou la forfanterie de se désigner comme le préféré, « celui que Jésus aimait »<sup>[30]</sup>, comme si les autres n'avaient été requis que pour la figuration ? Comment Jésus pouvait-il d'ailleurs tolérer qu'un des disciples se prévalût de telles complaisances ? Jésus n'avait-il pas même laissé entendre que tous ses disciples ne lui étaient pas également fidèles, que certains étaient plus purs que d'autres<sup>[31]</sup>, et qu'il savait à qui il avait affaire<sup>[32]</sup>, comme si aucun lui avait jamais donné aucune occasion de doute ou de récrimination ! Était-il juste qu'après avoir demandé à ses douze apôtres de tout quitter pour lui<sup>[33]</sup>, après qu'ils eussent abandonné femme, famille, métier, enfants, il en intronisât six douzaines d'autres auxquels il avait également donné le don des miracles<sup>[34]</sup>, tout aussi banalement que s'il avait engagé des journaliers ou des bergers ? Si vives devaient donc être entre les apôtres l'émulation et la rivalité qu'on voit à maintes reprises chacun faire valoir ses états de service et ses prétentions à l'emporter sur les autres<sup>[35]</sup>. Il n'est donc pas surprenant que de secrètes jalousies aient pu susciter de tenaces amertumes, et peut-être entretenir de secrètes rancœurs. Si on se rappelle que Judas était en outre le seul qui ne fût pas galiléen, on s'accordera sans doute pour reconnaître que presque toutes les conditions étaient ainsi réunies pour qu'il attribuât à l'indifférence de leur maître le dédain qu'il croyait remarquer chez ses autres disciples.

« Pourquoi Jésus ne m'aime-t-il pas ? », se demande en effet Judas dans la nouvelle d'Andréiev. « On ne le regardait pas, relate-t-il, et si quelqu'un lui lançait un coup d'œil, c'était sans la moindre bienveillance. Quant à Jésus, il le regardait comme s'il ne le voyait pas. Soit il lui tournait le dos, soit il faisait mine de ne pas le remarquer du tout. »<sup>[36]</sup> Judas en est exaspéré. C'est une toute semblable exaspération qu'évoque Camón Aznar, en montrant son personnage excédé d'être

traité comme un domestique et de n'avoir jamais reçu un seul signe d'affection. « Jésus n'attend- il donc rien de moi, hors mes services de factotum ?... Pas une fois il n'a posé sa main sur mon épaule... Que n'ai-je pu, comme Jean, laisser aller ma tête sur sa poitrine ! Ou que ne m'a-t-il comme à Simon tapé parfois sur l'épaule !... Je ne suis pour lui qu'un chien de berger, bon à toujours courir, en avant, en arrière, jamais à ses côtés... Je le hais. »<sup>[37]</sup>

Sans doute un tel confinement d'envie, de ressentiment, de frustrations, d'humiliations, de blessures serait-il de nature à expliquer comment l'incident du parfum répandu a pu paraître si décisif qu'il ait provoqué la décision de Judas. Mais lorsqu'une goutte d'eau fait déborder le vase, c'est parce que le vase est plein. Aussi serait-il naïf de vouloir analyser la goutte d'eau pour comprendre le débordement, au lieu de se demander ce qui avait pu remplir le vase. Quoique aucun des motifs que nous venons d'évoquer n'aurait suffi à déterminer le geste de Judas, tous, à la manière d'un suintement, y ont certainement contribué. Encore y fallait-il autre chose. Car, même déçu par lui, on ne livre pas son ami le plus cher seulement pour ne vous avoir pas souri.

\* \* \*

On se bat les flancs. On suppute. On cherche. On bat le rappel des griefs. On fait le bilan des avanies. On comptabilise les vexations. À force de chercher des motifs, comme nous avons fait, il ne se peut pas qu'on n'en trouve. Mais quoique tout cela ait pu être nécessaire, rien n'était pourtant suffisant. Suggérée par l'évangile de Jean, reprise par Claudel, une dernière hypothèse consisterait à faire de Judas un infidèle. S'il a trahi Jésus, c'est parce qu'il ne croyait pas en lui. « Il y en a parmi vous qui ne croient point », dit en effet Jésus à ses disciples, mais en incriminant Judas <sup>[38]</sup>. Aussi Claudel n'a-t-il guère à se forcer pour reconnaître en Judas « la figure de l'ennemi de Dieu, de celui qui n'a connu, fréquenté, étudié Jésus, que pour machiner sa ruine, pour porter sur lui un faux témoignage... » <sup>[39]</sup> Quoiqu'il n'y ait pas d'hypothèse plus absurde, nous allons voir que c'est pourtant sans doute la plus proche de la vérité. Mais, comme nous l'avions déjà fait pressentir, si Judas fut infidèle à Jésus, ce ne put être que pour rester fidèle à la Loi même de Dieu.

Que la foi de Judas n'ait été ni tiède ni chancelante, tous les textes le prouvent.

C'est un apôtre. Il en a l'autorité. Il en a reçu les pouvoirs. C'est à ce titre qu'il peut « guérir toutes les maladies et chasser les démons » <sup>[40]</sup>. N'eût-il qu'un instant cessé de croire en Jésus-Christ, il eût aussitôt cessé de pouvoir persuader les gens qu'il rencontrait faute de ne plus pouvoir accomplir ni guérison ni miracle. Car ce sont les miracles qui font les apôtres, mais c'est la foi qui fait seule les miracles. Lorsque Jésus rencontre ses disciples après l'épisode tenu secret de sa Transfiguration, il les trouve aux prises avec une foule déçue. Le père d'un enfant épileptique leur avait demandé de le guérir, mais en vain. Non qu'ils n'auraient pas voulu, mais ils ne pouvaient pas. À ce moment, Jésus en laisse paraître son dépit. « Race incroyante ! combien de temps me faudra-t-il vous supporter ! » Car rien ne résiste à qui a la foi <sup>[41]</sup>. C'est même un des théorèmes les plus constants et les plus fondamentaux de son enseignement. « En vérité, je vous le dis, celui qui croit en moi fera les mêmes œuvres que moi. Tout ce que vous aurez demandé en mon nom, je l'exécuterai. » <sup>[42]</sup> Aussi ne peut-il rien y avoir de si apparemment impossible qui ne soit possible à la foi. « Si vous aviez si peu de foi que ce fût, vous diriez à ce sycomore : “déracine-toi et va te planter dans la mer”, et il irait. » <sup>[43]</sup> « Si quelqu'un a foi en Dieu sans tapir en son cœur aucun doute, il lui suffira de commander à cette montagne d'aller se jeter dans la mer pour être certain qu'elle ira. » <sup>[44]</sup> Aussi n'y a-t-il pas à douter de la foi de Judas. Elle est si inhérente à son apostolat qu'elle en est constitutive. Pas de foi, pas d'apôtre. C'est pourquoi la même gloire qui est annoncée aux apôtres est aussi promise à Judas : « Quand le Fils de l'homme siégera sur son trône, vous aussi, vous qui m'avez suivi, serez assis sur douze trônes pour juger les douze tribus d'Israël. » <sup>[45]</sup> Douze, et non pas onze.

\* \* \*

De tous les motifs plausibles, nous n'en avons finalement trouvé aucun qui ne fût ou insuffisant ou invraisemblable. Il reste toutefois l'épisode le plus décisif pour nous éclairer sur le geste de Judas. Puisque c'est la version de Matthieu qui donne le plus de détails et paraît donc la plus complète, tenons-nous-en à son témoignage. Non seulement elle est la seule à évoquer les trente deniers, mais elle est aussi la seule à évoquer la mort de Judas. Or que montre-t-elle avec une terrible lumière ? C'est que Judas ne voulait pas la mort de Jésus. Non seulement

il ne la souhaitait pas, mais il ne l'avait même jamais envisagée. Elle était impensable.

Le récit de Matthieu nous fait en effet comprendre que si Judas a conspiré à la mort de son maître, ce fut sans le savoir, et sans le vouloir moins encore. Cette mort, il la voulait même si peu qu'il n'en pourra pas supporter l'idée lorsque l'événement la lui imposera. Car l'événement que Judas n'avait pas prévu, le fatal engrenage dont il ne pressent l'issue qu'en le voyant déclenché par Caïphe, ce fut la décision du grand prêtre et de ses assesseurs de traîner Jésus devant le procureur. Du même coup, l'affaire cessait d'être religieuse. Elle ne concernait plus la Loi de Dieu et le destin d'Israël. Jésus n'allait pas être jugé sur ce qui était véritablement en cause, à savoir s'il était véritablement le Messie. Pour s'en débarrasser, on allait en faire un ennemi de Rome. On allait le dénoncer comme un agitateur compromettant l'ordre public, comme un chef de bande séditieux ne cherchant rien moins qu'à soulever la Palestine et à y restaurer la royauté d'Israël. Bref, toute l'aristocratie sacerdotale allait demander au gouverneur romain d'éliminer un rebelle dont elle ne voulait pas qu'on pût l'imaginer complice. En cherchant à soulever le peuple, dirait-elle, ce Jésus en fait provoquait Rome. C'était donc à Rome de le châtier.

Le véritable traquenard n'est donc pas l'affreux baiser dont Judas désigne discrètement Jésus aux sergents de la synagogue. C'est celui que, longtemps avant, le Conseil sacerdotal a décidé de lui tendre pour en finir avec lui. Il y avait maldonne. Ni l'identité du Messie, ni la Loi de Dieu, ni le destin d'Israël ne tourmentaient les membres du sanhédrin. À peine Judas avait-il trahi Jésus qu'il était à son tour trahi par ceux qui devaient être les gardiens les plus jaloux de la Loi. Presque aussi aveuglé qu'il avait été ébloui, Judas avait longtemps suivi Jésus sans broncher. Puis, d'une fois à l'autre, surpris, intrigué, interloqué, il en était venu à s'interroger. Jésus était-il celui qu'on attendait ? Ses enseignements ne semblaient-ils pas se relâcher parfois de la stricte obéissance qu'on doit à la Loi de Moïse ? Or Israël ne peut s'affranchir de cette obéissance sans abjurer son identité. Être ou n'être pas le peuple élu de Dieu : la question était si fondamentale qu'on ne pouvait l'ajourner. Elle obsédait Judas. Mais elle était si difficile qu'il ne pouvait la trancher seul. Il avait alors voulu que Jésus dût

s'expliquer devant les détenteurs de la Tradition, que son enseignement fût examiné par les docteurs de la Loi, qu'il ne pût donc y avoir ni hésitation, ni doute, ni suspicion sur la rigoureuse conformité de ce qu'il annonçait à la Loi reçue par Moïse. Or, à la stupeur de Judas, Caïphe esquive la confrontation et, au lieu d'examiner la question, l'élude en feignant qu'elle soit une affaire de droit commun et ne le concerne pas.

Pourtant Judas avait entendu Jésus dire ce que nul prophète n'aurait osé, mais l'avait aussi vu faire ce qu'aucun prophète encore n'avait fait. Or une seule chose était pire que de suivre un faux messie, c'était de méconnaître le vrai. N'était-ce pas le vrai qu'on conduisait vers le prétoire pour le livrer aux Romains ?

La forfaiture et la désinvolture des grands prêtres, leur cynisme et leur faux témoignage, Judas y assiste avec stupeur. Que des Juifs, et qui plus est des prêtres et des docteurs de la Loi, trahissent cette même Loi au point de traîner Jésus, un Juif, un prophète, le successeur du Baptiste, et peut-être le Messie, devant la justice des gentils, il en est si bouleversé qu'il en est atterré. Ce crime qu'ils s'apprêtent à commettre, il s'en est donc fait le complice. Anéanti, « il se repent, court vers les sacrificateurs, leur crie que le sang qu'ils vont verser est celui d'un innocent » <sup>[46]</sup>. Puis, les voyant inébranlables et comprenant que la mort de Jésus est déjà résolue, il se donne la mort pour n'avoir pas à survivre à la sienne.

Il est maudit.

## Notes

- [1] *Matthieu*, XXV, 29.
- [2] E. Renan, *op. cit.*, p. 322-324.
- [3] J. Green, *Journal*, 5 février 1951, p. 1205.
- [4] Cf. *Matthieu*, XXVI, 14-15 ; *Jean*, XII, 6.
- [5] *Marc*, XIV, 4 : « *Erant autem quidam indigne ferentes intra semetipsos, et dicentes : Ut quid perditio ista unguenti facta est ?* »
- [6] *Matthieu*, XXVI, 8 : « *Videntes autem discipuli, indignati sunt dicentes : Ut quid perditio haec ?* »
- [7] *Jean*, XII, 4.
- [8] *Jean*, XII, 6.
- [9] *Jean*, XIII, 34-35 : « Vous aussi, aimez-vous les uns les autres. C'est à ceci que tous reconnaîtront que vous êtes mes disciples. »
- [10] L. Andréïev, *Judas Iscariote* (1907), Paris, José Corti, 2000, p. 82.
- [11] Voir Mikhaïl Boulgakov, *Le Maître et Marguerite*, Paris, R. Laffont, 1968, p. 418-419.
- [12] *Jean*, XII, 3 : « Toute la maison fut remplie de l'odeur de ce parfum. »
- [13] Cf. P. Claudel, *Journal*, mars 1926 et avril 1938 (Paris, Bibl. de la Pléiade, t. I, 1968, p. 713 ; et t. II, Paris, 1969, p. 229). C'est nous qui soulignons.
- [14] *Matthieu*, X, 16-17.
- [15] *Matthieu*, X, 8-10. Voir Enrique Cases, *Los doce apóstoles*, Pampelune, 2001, p. 212-213. Tout en reprenant à son compte l'accusation de cupidité insinuée par l'Évangile de Jean, Enrique Cases doit néanmoins convenir que, même si Judas était voleur, il ne pouvait s'agir que de « chapardages de misère ».
- [16] *Marc*, XIV, 5 et *Jean*, XII, 5. Pour que le prix de ce parfum soit signalé avec autant d'insistance dans trois évangiles, il est permis de supposer qu'il avait impressionné tout le monde. Sans être aussi précis, l'évangile de *Matthieu* (XXVI, 7-9) rapporte lui aussi qu'il était « d'un grand prix » et qu'« on eût pu le vendre très cher ».
- [17] Voir *Jean*, VII, 1, 25-30, 32, 44, 45. Dans *Jean*, XI, 8, les disciples rappellent à Jésus que les Juifs de Judée étaient depuis longtemps décidés à le lapider. Jésus est en outre condamné par Caïphe dès février. Là-dessus, cf. *Jean* XI, 47-54 et 57.
- [18] Cf. E. Cases, *op. cit.*, p. 213. Trente deniers équivalaient au prix de l'agneau qu'on sacrifiait pour Pâque.
- [19] Cf. *Matthieu*, XXVI, 10-14 ; *Marc*, XIV, 6-10.
- [20] Cf. *Luc*, XXII, 3-4 ; *Jean*, XIII, 2. Ce dernier précise toutefois que ce fut au cours d'un repas que le diable insinua son sinistre dessein dans le cœur de Judas.
- [21] *Marc*, XIV, 11 ; *Luc*, XXII, 5.
- [22] *Matthieu*, XXVII, 5-7.
- [23] Cf. L. Andréïev, *Judas Iscariote*, p. 94, 102, 127.
- [24] M. Boulgakov, *Le Maître et Marguerite*, p. 434.
- [25] J. Camón Aznar, *Judas*, acte I, scène 7, Madrid, 1976, p. 127.
- [26] J. Guitton, *op. cit.*, p. 94.
- [27] *Matthieu*, XX, 20-21. Voir aussi *Marc*, X, 37.
- [28] *Matthieu*, XVI, 18-19.
- [29] *Matthieu*, XVII, 1-8 ; *Marc*, IX, 2.
- [30] *Jean*, XIII, 23.
- [31] *Jean*, XIII, 10-11.
- [32] *Jean*, XIII, 18.
- [33] *Matthieu*, XIX, 29 ; *Luc*, XIV, 33.
- [34] *Luc*, X, 1 et 17.
- [35] Cf. *Marc*, IX, 34 ; *Luc*, IX, 46 ; XXII, 24.
- [36] L. Andréïev, *op. cit.*, p. 70.
- [37] J. Camón Aznar, *op. cit.*, acte I, scènes 2, 4, et 7, p. 99, 107 et 124. Léonid Andréïev décrit de façon fort semblable l'incessante activité de Judas au service des disciples. « Jésus lui confia la caisse, écrit-il, et du coup, c'est à lui qu'incombèrent les services domestiques : c'était lui qui achetait la nourriture et les vêtements dont on avait besoin, qui distribuait les

aumônes, et, pendant leurs pérégrinations, c'était lui qui cherchait où faire halte et où passer la nuit. Il s'acquittait de tout cela à merveille... » (*op. cit.*, p. 64).

- 38] *Jean*, VI, 64 : « Il y en a parmi vous qui ne croient point. Car Jésus savait dès le commencement quels étaient ceux qui ne croyaient pas et quel était celui qui le livrerait. »
- 39] P. Claudel, *Journal*, juin 1932, t. I, p. 1005.
- 40] *Luc*, IX, 1 et X, 17-19.
- 41] *Marc*, IX, 14-23.
- 42] *Jean*, XIV, 12-13.
- 43] *Luc*, XVII, 6.
- 44] *Marc*, XI, 23.
- 45] *Matthieu*, XIX, 28.
- 46] *Matthieu*, XXVII, 3.

### 3. Le malentendu

*« Pourquoi l'Éternel a-t-il ainsi traité Israël ?*

*C'est parce que les Juifs avaient abandonné l'alliance qui les unissait à Lui. »*

**Deutéronome,  
XXIX, 25.**

Si la question ne s'est pas éclaircie, la voici du moins simplifiée. Dans un premier moment, nous situant dans la perspective des prophéties qui est celle de la Bible, nous avons vu que la liberté de Judas n'avait été en fait qu'un instrument dont Dieu avait dû se servir pour accomplir son plan. Quelque motif qui eût déterminé le geste de Judas, il accomplissait la volonté de Dieu. Dans un second moment, cherchant précisément à déterminer quels avaient pu être ses motifs, nous venons de découvrir que la mort de Jésus n'était pas ce qu'avait voulu Judas. En livrant Jésus, il avait concouru à faire ce qu'il ne voulait pas. Parce que Jésus n'aurait pas été crucifié s'il n'avait été livré au sanhédrin, Judas, quoi qu'il en eût, avait donc pris part à sa mort. Sans l'avoir imaginée, ni souhaitée, ni complotée moins encore, il en était l'initiateur. Quoiqu'il n'en fût pas coupable, il en était le premier responsable.

Puisque Judas ne voulait pas la mort de Jésus, qu'avait-il donc voulu en le livrant ?

\* \* \*

Renan a admirablement décrit dans quel climat de sacrifice et d'exaltation s'est développée la spiritualité judaïque. D'un côté, Israël ne pouvait obtenir qu'en le méritant le règne que Dieu avait réservé à son peuple sur toutes les autres nations. Or il ne pouvait le mériter que par sa fidélité à cette alliance. Rien que la stricte observance des commandements révélés à Moïse et inscrits dans la Thora pouvait maintenir l'identité d'Israël comme le « peuple de Dieu ». Aussi la nouvelle secte des zélotes croyait-elle contribuer à resserrer cette alliance en assassinant tous ceux qui offensaient la Loi. D'un autre côté, le prophétisme avait fait naître l'espérance d'un messie qui viendrait juger les hommes au nom de Dieu et inviterait les élus aux félicités de son royaume. Au moment où va naître Jésus, comme le décrit Renan, l'attente était donc à son comble <sup>[1]</sup>. C'est ce sentiment

d'*imminence* qui donne leur tonalité propre à tous les comportements que nous voyons décrits dans le Nouveau Testament. Il n'y a ni une initiative, ni une attitude qu'on y puisse comprendre si on ne les rapporte à cette attente du dénouement. Jean-Baptiste sonne partout le tocsin. Comme s'il était talonné par l'histoire, il annonce ce qui va arriver. Il ne sera bientôt plus temps d'attendre. Voici que s'approche le moment promis et après lequel tout sera trop tard. « Repentez-vous, car le royaume des cieux est proche. »<sup>[2]</sup> C'est le même avertissement que va lancer Jésus après l'arrestation de Jean-Baptiste<sup>[3]</sup> et qu'il donne à ses disciples l'instruction de répandre<sup>[4]</sup>. « Hâtez-vous. Il ne reste plus de temps. Dépêchez-vous de vous repentir. L'heure du jugement va bientôt sonner. C'est moi qui vous suis envoyé pour vous annoncer l'événement. »

Exaspérant autant la vigilance que l'attente, ce sentiment d'imminence devait susciter autant de méfiance par rapport à tant d'illuminés qui se croiraient envoyés de Dieu, que d'intransigeance et d'impatience par rapport à la marche ordinaire du monde. Si générale est cette attente qu'à toute annonce de prodiges on croit pressentir la venue du Messie. C'est ainsi qu'ayant en sa prison entendu parler des miracles que faisait Jésus, Jean-Baptiste lui dépêche quelques disciples : « Es-tu celui qui doit venir, ou devons-nous en attendre un autre ? »<sup>[5]</sup> Comme semblaient le prophétiser les visions de Daniel, on imaginait que l'événement se produirait en une soudaine apparition venant des nuées, dans une trombe de lumière. L'évangile de Luc en rapporte le fait : on croyait communément que le royaume de Dieu allait apparaître d'un coup<sup>[6]</sup>, en un éclair, et qu'on s'y trouverait installé avant même d'avoir pu se demander si on pourrait y entrer. Tout le monde était donc à l'affût de signes. On guettait des prodiges. Aussi Jésus reproche-t-il à la foule d'attendre un monde rénové au lieu de rénover son cœur, et de réclamer encore un signe alors qu'elle n'est pas capable de reconnaître celui que Dieu vient de lui adresser.

« Comme il faut que cette humanité soit misérable pour demander encore un signe, alors que le Fils de l'homme est le signe qui lui est envoyé ! »<sup>[7]</sup>

En même temps que l'imminence des temps nouveaux faisait donc sentir l'urgence d'une régénération, plus amèrement devait-elle faire ressentir le

relâchement des temps présents. Efforçons-nous alors d’imaginer le jeune Judas dans son village de Kerioth, tout au sud de la Judée, au-delà d’Hébron. La mentalité ou la spiritualité que nous venons de décrire sont les siennes. Éduqué dans la tradition des prophètes, tout ce qu’il attend de sa vie est de complaire à Dieu en obéissant à sa Loi. Avec une application scrupuleuse, il veille à respecter tous ses commandements. Il sait que le Messie doit venir. Il le guette. Il en attend autant une régénération des hommes que peut-être une restauration de la royauté d’Israël.

« L’Éternel, ton Dieu, te donnera la supériorité sur toutes les nations de la terre <sup>181</sup>... Tu mettras à la tête d’Israël un roi que Dieu choisira et qu’il prendra parmi tes frères... Ayant sans cesse près de lui le texte de la Loi, ce roi n’aura plus constant souci que d’en respecter les commandements <sup>191</sup> ... » Donc, Judas l’attend.

Arrive Jésus. Or que dit-il ? Tout ce que le jeune Judas se dit à lui-même depuis longtemps dans le secret de son cœur. Dans ce pays si indigne de Dieu qu’il en paraît abandonné, c’est l’alliance avec Dieu qu’il faut restaurer avant de penser à restaurer le royaume d’Israël. Face à une société que ses simagrées de piété n’empêchent pas de se livrer à la corruption, Jésus se présente à tous comme le restaurateur de la Loi. « Moïse ne vous a-t-il pas donné la Loi ? Et pourtant, nul de vous ne l’observe. » <sup>1101</sup> C’est ce qu’il déclare encore à la foule qui l’avait suivi, dans son sermon sur la montagne : « Ne croyez pas que je sois venu abolir la loi ou les prophètes, car je ne suis venu que pour les accomplir... Aussi longtemps qu’il y aura une terre et un ciel, pas un iota de la Loi n’en sera effacé jusqu’à ce que tout en soit exécuté. Si quelqu’un se dispense du plus petit de ses commandements, qu’il s’attende donc aussi à n’avoir que la plus petite place dans le royaume des cieux. » <sup>1111</sup> Tel que l’entend Judas, l’enseignement de Jésus est donc clair : pour être vivante, la loi n’a pas à être interprétée. Elle n’a pas à être repensée, mais strictement appliquée. Ce langage, qui ressemblait à celui qu’avait tenu Moïse, c’était celui qu’on attendait. Si celui qui le tenait n’était le Messie, du moins en préparait-il la venue en resserrant l’alliance d’Israël avec l’Éternel. Aussi Jésus n’a-t-il pas besoin pour convaincre de longues exhortations. Il voit deux frères en train de pêcher, deux autres un peu plus loin. Il les invite à le suivre. Sans demander ni recevoir la moindre explication, laissant aussitôt là barques et

filets, ils le suivent <sup>[12]</sup>. Rien ne paraît alors plus naturel qu'une telle extravagance, ni plus normal que cette folie. Sans avoir été préparés à accueillir Jésus, ils étaient prêts à le suivre. Nous avons donc tout lieu de penser qu'il n'en fut pas autrement avec Judas. Il attendait. Jésus l'appelle. Il le suit. Le voici engagé dans l'urgence avec les autres disciples à sauver Israël en lui rappelant sa Loi.

Tout justifie donc Jean Guitton à rappeler que « Jésus n'est pas présenté dans les Évangiles comme le fondateur d'une religion nouvelle non juive, mais comme le restaurateur de l'ancienne loi dans l'esprit des prophètes » <sup>[13]</sup>. Ces hommes laborieux et pieux qui l'écoutent et le suivent ne sont pas des novateurs, mais ceux qui vivent dans la stricte observance de la Loi. Ils se rappellent les malédictions dont Dieu les avait menacés : « Si tu n' observes et ne pratiques ces commandements, était-il écrit, un peuple étranger mangera les fruits de ta terre et s'appropriera ton travail ; tu seras tous les jours opprimé et écrasé... » <sup>[14]</sup> Aussi ne sont-ils pas surpris d'avoir à subir la loi des Romains, d'essuyer leur mépris, et d'avoir à leur payer l'impôt. Ils se sentent courbés sous cette humiliation comme sous le courroux de Dieu.

Lorsque Jésus laisse éclater sa colère contre les scribes et les pharisiens, c'est donc la leur qu'il exprime. Ces hypocrites sont cause de tous les maux. Ils ont cru qu'ils pourraient tromper Dieu comme ils trompent le peuple en l'abusant de leurs simagrées. Ils se sont persuadés qu'il leur suffirait de donner en spectacle les marques ostentatoires de leur piété pour être quittes de tout devoir, c'est-à-dire de toute dette envers Dieu. Aussi Judas devait-il se sentir enflammé de vénération pour la Loi et de ressentiment contre ceux qui en trahissaient l'esprit en entendant Jésus réitérer contre eux ses imprécations. « Malheur à vous, pharisiens !... Malheur à vous, docteurs de la Loi !... » L'expression revient au moins quinze fois dans les évangiles synoptiques <sup>[15]</sup>. Eux qui devaient être les gardiens de la Loi, ils en ont fait une pantomime ! Eux qui devaient être les serviteurs de la religion en ont fait un fonds de commerce ! « Gardez-vous des prêtres qui, sous prétexte de longues prières, dévorent les maisons des veuves <sup>[16]</sup> ... Gardez-vous de faire parade de vos bonnes œuvres... Lorsque vous priez, ne donnez pas, comme ces hypocrites, votre piété en spectacle... » <sup>[17]</sup> À ce moment de la prédication de Jésus, même le Juif le plus scrupuleux et le plus pieux ne pouvait qu'adhérer à une aussi pure exigence de réformation. Car une telle

intransigeance devait bien moins lui paraître annoncer une rénovation qu'une restauration. Comment Judas eût-il pensé autrement?

\* \* \*

David Flusser rappelle que, dans la tradition juive, le mot « Dieu » n'a pas d'autre signification que « juge » <sup>[18]</sup>. Nul ne pourra donc entrer dans le royaume de Dieu que par une porte de justice. Celui qui vient sera le justicier. C'est d'ailleurs dans ce rôle que Jean-Baptiste annonçait la venue du Messie. « Il viendra le van à la main et nettoiera son aire ; il remettra le blé dans son grenier et brûlera la paille dans un feu qui ne s'éteindra plus. » <sup>[19]</sup> Pas plus qu'aucun autre Juif prêt à voir s'accomplir les prophéties, Judas ne devait donc être nullement surpris d'entendre Jésus se présenter comme l'exécuteur de la justice de Dieu. L'événement tant attendu était le moment où Dieu allait faire entrer en son royaume les Justes qui avaient honoré sa Loi, et abandonnerait à la tourmente ceux qui ne l'auraient pas observée ou auraient seulement feint de s'y conformer. À la porte du royaume serait Jésus. Mais c'est une porte étroite. Beaucoup voudront alors entrer qui ne le pourront pas <sup>[20]</sup>. Jésus est là pour les trier. Il arrive pour séparer le bon grain de l'ivraie <sup>[21]</sup>, les brebis et les boucs <sup>[22]</sup>. Comme Jean-Baptiste avait annoncé qu'au moment où il rentrerait la moisson le Messie en brûlerait la paille, Judas ne pouvait pas non plus être surpris d'entendre Jésus exhorter la foule à redouter « celui qui a le pouvoir de jeter dans la Géhenne » <sup>[23]</sup>. Car il n'y a pas d'autre crible que le respect de la Loi. Judas ne devait donc pas être effrayé, mais plutôt même réconforté, d'entendre Jésus évoquer la grande épuration qui séparerait les élus des égarés.

Mais quoiqu'il l'annonce, la plupart semblent ne pas l'entendre. Sans doute tout va-t-il assez mal. Y a-t-il de quoi s'en alarmer ? N'est-ce pas la manière la plus ordinaire qu'a le monde d'aller ? La prédication de Jésus est le dernier avertissement donné par Dieu à Israël. Hors quelques Juifs pieux, les autres n'en sont qu'importunés. Pourquoi y croiraient-ils ? En allant aussi mal que jamais, tout ne va-t-il pas aussi bien que toujours ? Le souvenir du déluge ou des pluies de feu sur Sodome aurait pourtant dû leur rappeler que rien ne ressemble à la veille du dernier jour comme un jour ordinaire. Or ce qui s'est passé aux temps de Loth et de Noé est sur le point de se produire à nouveau. Comme sans s'y être le

moins du monde attendu presque toute l'humanité avait été balayée, ainsi le sera-t-elle encore, mais définitivement <sup>[24]</sup>. Lorsque l'heure en viendra, le Messie aura fait entrer les Justes dans son arche, et tous les autres seront emportés. Il était donc venu, celui dont il avait été depuis toujours annoncé qu'il accomplirait la Loi. Judas était confiant.

\* \* \*

D'une fois à l'autre pourtant, Judas dut être surpris d'entendre Jésus tenir de si étranges propos qu'il semblait plutôt se référer à quelque nouvelle Loi qu'exiger la stricte observance de l'ancienne. Avait-on mal compris ce que Moïse avait enseigné ? Les docteurs de la Loi l'avaient-ils jusqu'alors mal interprétée ? C'était néanmoins ce même Jésus qui était venu rappeler qu'il n'y a pas pour Israël d'autre salut que la Loi, ni d'autre Loi que celle de Moïse. Avec quelle autorité et quelle véhémence n'en avait-il alors attesté le caractère inaltérable dans son sermon sur la montagne !

Tant de foi que Judas ait eue en Jésus et dans la nécessité de réformer Israël pour resserrer son alliance avec Dieu, il n'en dut pas moins avoir parfois l'impression de ne le comprendre qu'avec difficulté. Comme il avait dû lui sembler singulier, par exemple, le jour même de ce fameux sermon, aussitôt après que Jésus eût annoncé qu'il ne venait pas abolir mais accomplir la Loi, de l'entendre opposer toute une série de commandements à ceux qu'on avait reçus de Moïse ! Apportait-il ainsi un supplément de prescriptions à celles qu'imposait la tradition ? Voulait-il les compléter pour qu'on pût mieux complaire à Dieu ? Ou les corrigeait-il, comme s'il s'était agi de règles encore grossières qu'on dût appliquer autrement pour se conformer à l'esprit qui les avait inspirées ? La formulation en avait toutefois été si abrupte qu'à un esprit peu préparé tous ces « mais » martelés l'un derrière l'autre risquaient de sonner un peu comme autant de remontrances qu'un nouveau législateur eût adressées à l'ancien. « Vous avez entendu qu'il a été dit aux anciens... *Mais moi* je vous dis que... » <sup>[25]</sup> Or, en écoutant bien, si on se rendait compte qu'en effet Jésus n'abolissait pas la Loi, on entendait aussi fort clairement qu'il enchérissait par-dessus, qu'il l'étendait et la radicalisait tellement qu'elle en devenait une autre. « Pour nécessaire qu'elle soit, je viens vous dire qu'elle est insuffisante » : c'était si bien ce qu'il avait semblé

exprimer que beaucoup n'avaient pas compris autre chose.

Plus d'une de ces nuances pouvait d'ailleurs paraître étrange. Pour un peuple que l'Éternel avait si souvent invité à poursuivre impitoyablement ses ennemis <sup>126</sup> et qui se sentait maintenant humilié par l'occupation romaine, la nouvelle injonction de présenter la joue gauche après avoir été frappé sur la droite, ou d'aimer ses ennemis, ou de prier pour ceux qui nous persécutent devait sembler un assez douteux moyen de s'en libérer. Aussi est-il peu vraisemblable que des zélotes, par exemple, aient estimé qu'Israël avait plus à gagner avec cette nouvelle loi qu'avec l'ancienne. Nous n'avons pas connaissance que Judas en ait rien dit. En sommes- nous assurés pour autant qu'il n'en ait rien pensé ?

Si souvent la question en fut posée à Jésus qu'il n'est guère vraisemblable que Judas, une fois ou l'autre, ne l'ait pas entendue : « Pourquoi tes disciples transgressent-ils la tradition des anciens ? »<sup>127</sup> Or la tradition n'est que l'application rituelle de la Loi. Que cela ait été écrit ou non, c'est à ces usages qu'on distingue un Juif de ceux qui ne le sont pas. S'y conformer n'a peut-être rien de sacré. Du moins est-ce confirmer son appartenance à Israël. Comme s'il avait voulu s'affranchir de tout ce qui constituait l'ethos de la judaïté, il semblerait parfois que rien n'importât moins à Jésus que ce qui importait le plus à l'ensemble des Juifs. Pas plus qu'il n'avait pu manquer de le remarquer, Judas n'avait pu manquer de s'en interroger.

Prélever sur le peuple un argent dont il aurait pu faire le sacrifice à Dieu était considéré par les Juifs comme une tâche impie <sup>128</sup> et par conséquent indigne. Jésus n'en a cure. Rencontre-t-il quelque receveur à l'octroi, il s'en fait un disciple <sup>129</sup>. Est- ce un percepteur qui, comme à Jéricho, a grimpé pour le voir, c'est chez lui qu'il s'invite comme s'il n'y avait pas dans la ville de plus sainte maison <sup>130</sup>. On dirait presque qu'il affecte de froisser ou de choquer les plus communs usages, comme s'il n'y avait rien de si proprement juif qui ne lui fût indifférent ou étranger. Était-il par exemple convenable que celui qui venait régénérer Israël en y relevant la Loi s'affichât avec « des publicains et des gens de mauvaise vie » <sup>131</sup> auxquels elle importait manifestement si peu ? Était-il décent de contrevenir aux plus constants usages en s'entretenant comme il avait fait avec une Samaritaine, si insoucieuse de la Loi et si impure qu'après avoir eu cinq maris

elle vivait avec un sixième qu'elle n'avait pas épousé <sup>[32]</sup> ?

Au milieu d'un peuple accoutumé à pratiquer toutes sortes de purifications comme autant de marques de piété, il est vraisemblable qu'en négligeant les plus ordinaires ablutions <sup>[33]</sup> certains disciples aient, eux aussi, paru se soustraire à la Loi en manquant aux plus élémentaires usages. Si Judas n'en fut pas aussi indigné que les pharisiens et les docteurs de la Loi, peut-être n'en fut-il pas moins étonné. De même, quand un tout semblable souci de pureté pressait la communauté juive d'enterrer les morts au plus tôt <sup>[34]</sup>, par quelle désinvolture Jésus pouvait-il dire à ses disciples de « laisser les morts enterrer les morts » <sup>[35]</sup> ? Ne semblait-il pas manifester de la sorte que ce qui s'était depuis toujours imposé à tous ne s'imposait pas à eux, comme s'ils relevaient d'une autre loi que celle de Moïse ? Les jeûnes rituels commémoraient les malheurs d'Israël. En s'en dispensant <sup>[36]</sup>, les disciples ne semblaient-ils pas afficher que l'histoire d'Israël n'était pas la leur ? À cette occasion, Jésus avait d'ailleurs répondu aux pharisiens par une comparaison qui pouvait avoir donné beaucoup à penser à Judas. « Pas plus qu'on ne coupe une pièce dans une étoffe neuve pour en ravauder un vieil habit, leur avait-il dit, pas plus ne met-on le vin nouveau dans de vieilles outres... » <sup>[37]</sup> Or que pouvaient bien désigner l'« étoffe neuve » et le « vin nouveau » si ce n'était la nouvelle espérance qu'avait fait naître pour ses fidèles la venue du Messie ? Mais si on l'entendait bien en l'entendant ainsi, cela ne signifiait-il pas aussi que la Loi de Moïse était désormais une vieille défroque qui avait fait son temps, ou une « vieille outre » d'où fuyait la vie ?

C'est à plus d'une occasion que Judas avait donc dû s'interroger sur la véritable nature du lien qui unissait Jésus à Israël. Par rapport à un peuple si lâche qu'il avait laissé se desserrer son alliance avec Dieu, sans doute Judas pouvait-il comprendre que Jésus eût voulu manifester son irréductible singularité. « Je ne suis pas comme vous », « je ne me tiens pas quitte avec quelques simagrées de ce que Dieu attend de moi », pouvaient exprimer toutes ces petites transgressions. Mais leur accumulation laissait aussi soupçonner que la véritable piété parût à Jésus si indépendante de la judaïté qu'elle s'en dût affranchir. Il pouvait même sembler que tout ce qui caractérisait un Juif lui parût impropre à caractériser un homme de Dieu. Comment la rupture avec Israël n'eût-elle pas semblé définitivement consommée lorsque Jésus en eut tant de fois transgressé les plus

expresses commandements ? En fils fidèle d'Israël, Judas n'en fut-il pas alors amené à se demander si Jésus n'abolissait pas la Loi plutôt qu'il ne l'accomplissait ? Si la loi que respectaient tous les Juifs ne s'appliquait pas à lui, était-il alors bien certain que sa loi fût encore celle de Moïse ?

Le fait en était désormais patent. Il ne pouvait plus s'agir de soupçons ni de doutes. Puisqu'on ne pouvait pas reconnaître un chrétien à ce qui depuis toujours avait fait reconnaître un Juif, il devenait clair qu'il n'y avait pas besoin d'être juif pour devenir chrétien. Dans de telles conditions, était-il bien certain que ce prophète fût celui qu'Israël attendait ? Combien d'occasions Jésus n'avait-il données à Judas de se le demander ! Non pas une bienséance, ni une coutume, ni une simple convention, mais bien la Loi juive signifiée par Dieu même à Moïse, interdit la prostitution <sup>1381</sup>. Pas un homme pieux ne se fût donc en aucune circonstance approché d'une prostituée. Qu'à cela ne tienne ! Invité chez un pharisien, et à la grande stupeur de celui-ci, Jésus ne tente même pas de se soustraire aux émotions d'une prostituée qui mouille ses pieds de ses larmes et les essuie de sa chevelure <sup>1391</sup>. Si Judas y assista, n'a-t-il pas dû se demander si Jésus était plutôt venu pour restaurer ou pour renverser la Loi ?

Renan décrit parfaitement quel sentiment inspirait à tous les Juifs l'impôt que levaient sur eux les Romains. « De toutes les sujétions auxquelles étaient exposés les pays nouvellement conquis par Rome, le cens était le plus impopulaire. Cette mesure était particulièrement odieuse aux Juifs. Car le cens était la base de l'impôt ; et l'impôt, dans les idées de la pure théocratie, était presque une impiété. Payer la dîme à un souverain, c'était en quelque sorte le mettre à la place de Dieu. » <sup>1401</sup> Aussi le Lévitique n'avait-il pas manqué de rappeler que c'est à l'Éternel que toute dîme est due <sup>1411</sup>. Or, interrogé là-dessus, qu'avait répondu Jésus ? Que les affaires de ce monde n'étaient pas celles de son Père, et que ce qu'on devait à César ne diminuait rien de ce qu'on devait à Dieu, tant il s'agissait d'ordres différents <sup>1421</sup>. Si, comme l'ont supposé quelques-uns, « Iscariote » pouvait signifier « *sicarius* », – autrement dit zélote –, Judas n'aurait suivi Jésus qu'en croyant reconnaître en lui le libérateur d'Israël, celui qui allait en restaurer la royauté. En l'entendant ainsi se désintéresser de l'indépendance d'Israël et de sa résistance à l'étranger, Judas ne dut-il pas se sentir, si ce n'est trahi, à tout le moins déçu ?

Il n'y avait jusqu'au sabbat dont Jésus ne se manifestât publiquement délié, au nom d'exigences plus imprescriptibles. Le sabbat, Dieu l'avait pourtant prescrit à Moïse comme un de ses premiers commandements <sup>[43]</sup>, si saint que « celui qui le profanerait devait être puni de mort » <sup>[44]</sup>. Or Jésus ne s'en fait pas le moindre scrupule. Pour peu que Judas l'ait souvent accompagné, il eut au moins cinq occasions de voir Jésus ou ses disciples se livrer à diverses tâches un jour de sabbat <sup>[45]</sup>. Comment, dans ces conditions, ne se fût-il pas demandé si les pharisiens n'avaient pas raison, et si « un homme qui ne respectait pas le sabbat pouvait être un envoyé de Dieu » <sup>[46]</sup> ?

Une anecdote, un détail, vint peut-être confirmer tant de soupçons que Judas avait pu concevoir sur le respect de Jésus pour la Loi, et par conséquent sur sa capacité à assumer le destin d'Israël. C'était avant d'arriver à Jéricho, dans cette longue marche qui devait conduire Jésus et ses disciples à Jérusalem pour la fête de Pâque. Un de ces hommes pieux qu'obsédait l'imminence du Jugement interrogea alors Jésus sur les conditions du salut et les rigueurs de la Loi. Or quelle ne dut pas être la stupéfaction de Judas d'entendre Jésus lui répondre qu'à celui qui en avait strictement observé « *tous* les commandements », il *manquait* encore quelque chose <sup>[47]</sup> : de vendre tout ce qu'il avait et de le distribuer aux pauvres ? Si on pouvait encore croire qu'il tînt la Loi pour nécessaire, du moins ne pouvait-on plus douter qu'il ne la tînt pour insuffisante.

\* \* \*

Que Jésus ait dû venir comme justicier en épurant le peuple de Dieu de ceux qui avaient laissé s'en desserrer l'alliance, Judas le comprenait certainement. Mais au lieu de purifier le peuple d'Israël, n'allait-il pas le désunir en suggérant qu'un codicille, un avenant dussent être apportés à la Loi ? L'œuvre de Dieu était-elle si imparfaite qu'il fallût la parfaire ? Jésus ne semblait-il pas plus soucieux de rallier ceux qu'il rencontrait à cette nouvelle loi que de les rassembler sous celle de Moïse ? N'est-ce pas ce qu'il avait si souvent donné à entendre lorsqu'il disait apporter plutôt la division que la paix <sup>[48]</sup>, ou lorsqu'il considérait comme ses ennemis tous ceux qu'il n'avait pas pour amis <sup>[49]</sup> ? Peut-être les pharisiens ne s'y étaient-ils donc pas trompés en avertissant l'aveugle émerveillé d'avoir été guéri qu'en devenant disciple de Jésus il cesserait d'appartenir au peuple de Moïse

[50].

D'abord, comme tous les autres, Judas n'avait pu manquer de remarquer combien Jésus était insoucieux de suivre les diverses coutumes qui, comme autant de signes d'appartenance et de reconnaissance, caractérisaient la judaïté. Il avait dû être ensuite surpris de le voir à toute occasion s'affranchir des règles les plus communes dont l'observance faisait l'unité et l'identité d'Israël. Enfin, comme s'il ne suffisait plus à Jésus de se conduire comme s'il n'était pas juif, voici qu'il prétendait même accueillir ceux qui n'étaient pas juifs dans le royaume d'Israël. À tant d'épreuves qu'il avait traversées, Israël n'avait survécu que par le souci qu'il avait eu de ne jamais se mêler aux autres nations. À cause de cela, il en avait souvent été haï. Cette haine était même, depuis sept siècles, le prix qu'il avait payé pour exister encore.

Or, en s'apprêtant à faire entrer les gentils dans le peuple de Dieu, non seulement c'était l'héritage d'Israël que Jésus en allait détourner, mais il allait en effacer jusqu'à l'identité. En désignant tout le monde, Israël ne signifierait plus rien. Israël pourrait bien être encore un nom. Ce ne serait plus celui de personne.

Sans doute Judas avait-il d'abord suivi presque aveuglément Jésus. Où Jésus l'envoyait, c'était bien là qu'il avait vocation d'aller. C'était Israël qu'il s'agissait de régénérer, de libérer, et de sauver. En se disant envoyé par Dieu, Jésus n'avouait pas d'autre mission. « N'allez pas vers les païens, n'entrez pas dans les villes des Samaritains ; allez plutôt vers les brebis perdues d'Israël » [51], ne cessait-il de répéter. Mais, soit qu'il eût été si déçu par Israël qu'il n'en attendait plus rien, soit qu'il eût donné à sa mission une telle extension qu'elle englobait tout, c'est un tout autre langage qu'il ne tarde pas à tenir. « J'ai encore d'autres brebis, qui ne sont pas de cette bergerie, déclare-t-il alors. Elles aussi, il me faut les conduire. Elles me suivront en entendant ma voix, et il n'y aura plus qu'un seul troupeau autour d'un seul berger. » [52] De la part de Jésus, une telle proclamation ou une telle prophétie n'étaient pourtant pas nouvelles. Dès son entrée à Capharnaüm, et y découvrant la foi d'un centurion, il avait en effet annoncé qu'« ils seraient nombreux à venir d'Orient et d'Occident pour s'asseoir à la table d'Abraham, d'Isaac et de Jacob dans le royaume des cieux » [53]. Deux jours avant la fête de la Pâque, c'était la mission qu'il avait assignée à ses disciples. C'était même leur

mission prioritaire. « Il faut premièrement, leur avait-il dit, que l'évangile soit prêché à toutes les nations. » <sup>[54]</sup>

La parabole des invités négligents <sup>[55]</sup> n'exprime pas autre chose. L'invitation que Dieu avait fait tenir à Israël d'être le peuple élu, Israël l'a déclinée. S'il parut parfois y répondre, ce fut sans empressement. Ce sont les autres nations que Dieu invite maintenant à se rendre dignes du royaume où il les attend. Pour les en presser, l'envoyé de Dieu doit donc aller de toutes parts annoncer la bonne nouvelle : tous sont invités.

Bonne nouvelle, si l'on veut. Mais si tous étaient invités, il n'y avait plus de privilège à l'être. Si toutes les nations étaient appelées à former le peuple de Dieu, aucune ne s'en pourrait prévaloir. Il n'y aurait plus de peuple élu. Si Judas fut de ceux qu'obsédait le destin d'Israël, il dut donc se demander plus d'une fois si Jésus n'était pas plutôt venu convertir les gentils que sauver Israël <sup>[56]</sup>. Or ce n'était pas aux autres nations qu'avait été annoncé un messie. Était-il alors vraisemblable que Jésus fût celui qu'on attendait ?

Ce que Hegel et Renan avaient vu, Judas ne pouvait-il l'avoir prévu ? Or aussi clairement qu'était apparu à l'un que « tout le destin juif était remis en question par Jésus » <sup>[57]</sup>, aussi nettement était-il apparu à l'autre que « s'il réussissait, Jésus allait amener bien réellement la ruine de la nation juive » <sup>[58]</sup>. Non seulement il était donc naturel, mais il était même éminemment moral que, face à un aussi grand péril que courait Israël, plusieurs se fussent alarmés, se fussent interrogés sur la véritable identité de Jésus, et en eussent confié leurs perplexités aux docteurs de la Loi.

N'est-ce pas aussi ce que voulut faire Judas, en cherchant à le faire comparaître devant les sages, les doctes, les experts, au Grand Conseil de la synagogue ?

\* \* \*

Une telle exigence de rectitude et de justice obsédait la conscience juive qu'elle en devait être rendue pointilleuse sur le droit. Aussi devait-elle être assez généralement réticente à bien des enseignements de Jésus. L'idée de payer autant les ouvriers de la onzième heure que ceux qui étaient à l'œuvre depuis l'aube <sup>[59]</sup> ne pouvait lui paraître que saugrenue. Qu'on dilapidât pour l'enfant

prodigue ce qu'on n'aurait jamais donné à l'aîné qui s'était dépensé sans compter pour cultiver le domaine <sup>[60]</sup>, qu'on ôtât ce qu'il a à celui qui n'a rien <sup>[61]</sup>, qu'un maître prétendît moissonner où il n'aurait pas semé <sup>[62]</sup>, le sens spontané que la société juive avait de la justice et de l'ordre pouvait difficilement s'accommoder de ces extravagances. Que de telles calembredaines fussent en outre enseignées comme si elles émanaient de la volonté de Dieu, comme si elles en étaient de nouveaux commandements ne pouvait donc être qu'insupportable à tous les hommes pieux.

De quels désordres et de quelles absurdités ne fallait-il de surcroît imaginer Dieu capable pour lui attribuer de telles volontés ! Il y avait donc pis que de ne pas respecter la Loi, c'était d'imaginer Dieu capable d'en changer. Mais ce Dieu qui n'eût fait de la Loi donnée à Moïse qu'un moment dépassé, qui eût ouvert son royaume aux gentils et dissous Israël dans la foule des nations, ce Dieu eût été un autre Dieu que Dieu. Parler en son nom, c'était donc blasphémer. Le servir, c'était être apostat.

Pour faire naître le doute, la perplexité, la méfiance parmi ses disciples, Jésus avait d'ailleurs multiplié les occasions. À ceux qui lui demandaient comment accomplir l'œuvre de Dieu, il n'avait en effet indiqué ni règles, ni discipline, ni conquêtes, ni travaux, mais *uniquement* de croire qu'il était le Sauveur <sup>[63]</sup>. Comme si Dieu n'avait pas eu de dessein sur le destin d'Israël ni sur la conduite de l'histoire, il semblait, à l'écouter, que toute sa volonté se fût accomplie dès que le Nazaréen eût été reconnu pour son Fils <sup>[64]</sup>. Ce n'étaient plus alors l'obéissance, la pureté ni le destin d'Israël qui importaient à Dieu, mais que le fils d'un charpentier fût reconnu comme le roi de toutes les nations du monde. La chose serait d'autant moins malaisée que le monde où il se prétendait appelé à régner n'était pas de ce monde <sup>[65]</sup>. Mais le comble de l'incompréhension fut atteint pour ceux qui l'écoutaient dans la synagogue de Capharnaüm, lorsque, s'étant identifié au « pain qui est descendu du ciel », Jésus ajouta que nul n'accéderait à la vie éternelle s'il ne mangeait son corps et ne buvait son sang <sup>[66]</sup>. Le quatrième évangile rapporte l'effarement que suscitèrent ces paroles, non pas seulement chez des gens que son style de prédication pouvait surprendre, mais même chez certains de ses disciples. Estimant n'en pouvoir entendre davantage, « plusieurs d'entre eux décidèrent alors de le quitter, et cessèrent de le suivre » <sup>[67]</sup>.

En se désolidarisant de celui qui avait été son maître, Judas ne fit donc que rendre plus manifeste et plus spectaculaire un mouvement de dissidence déjà amorcé parmi les disciples. Ses scrupules, ses perplexités, ses effarements, ses craintes, d'autres les partageaient. Si vivement avaient-ils dû marquer leur dissentiment, si aigre avait été la séparation qui s'en était suivie, que Jésus s'en était retourné avec exaspération vers les Douze, les plus anciens, la vieille garde : « Et vous, ne partez- vous pas ? » Or Judas est encore parmi eux. En dépit de ses doutes, quelque chose le retenait : plus forte que sa fidélité à la Loi, sa douloureuse fidélité à la personne de Jésus. Tant de raisons qu'il aurait eues de s'en détacher, quelle violence ne devait-il avoir à se faire pour vaincre cet attachement ! C'est alors qu'emporté par son dépit Jésus leur lança leur ingratitude au visage. Ce qu'ils étaient, c'est lui qui l'avait fait ! C'est lui qui les avait choisis ! Certains étaient pourtant partis, et parmi ceux qui restaient il y avait même un démon ! Qu'il se soit agi de Judas, le quatrième évangéliste s'empresse de le confirmer. Si, comme il est permis de le supposer, Judas n'eut pas moins de discernement ni de perspicacité que Jean pour se sentir visé par cette imputation, il ne put qu'en être très profondément blessé. En méconnaissant de la sorte la fidélité de Judas à sa personne, ses efforts pour faire taire ses doutes, son mérite à n'avoir pas suivi les autres, Jésus n'excéda-t-il pas à cet instant tout ce que Judas en pouvait supporter ? Ces dernières paroles ne furent-elles pas la goutte qui fit déborder le vase ? Mais, comme nous l'avons déjà dit, le vase n'avait pu déborder que parce qu'il était déjà plein.

On ne peut donc comprendre le geste de Judas si on ne se rappelle l'insupportable perplexité que Jésus avait suscitée à la fois parmi ses disciples et dans la foule de ceux qui l'avaient écouté. D'un côté, en effet, en l'ayant vu accomplir tant de miracles, on ne pouvait pas douter de ses pouvoirs surnaturels. Or d'où les eût-il tenus si ce n'était de Dieu ? D'autre part, si claire était la Loi que Moïse avait reçue de Dieu qu'il était douteux que le premier à s'en affranchir dût être son envoyé. Toute la question était là : Jésus était-il l'envoyé de Dieu ? Était-il celui qu'on attendait ? Car il y avait une autre puissance capable de prodiges. Aussi attaché à défier Dieu qu'à détruire Israël, c'était le Diable. Ces miracles dont Jésus fascinait et séduisait les foules, n'était-ce pas Belzébuth qui les lui

faisait faire <sup>168</sup> ? Qu'en fallait-il croire ? Comment pouvait-il s'annoncer comme le justicier <sup>169</sup> et se défendre en même temps d'être venu pour juger <sup>170</sup> ? Devenue de plus en plus énigmatique, la question de son identité se posait donc avec une croissante acuité. Sa mission, l'avait-il reçue ou se l'était-il assignée ? Annonçait-il la proche venue du Messie, ou était-il lui-même le Messie ? Mais si tout à son sujet était ainsi devenu discutabile, n'était-ce pas que son rôle et sa mission étaient devenus si brouillés que nul n'était plus sûr de ce qu'il en avait cru ? « C'est un homme de bien », disaient les uns. « Non, il égare le peuple », rétorquaient les autres <sup>171</sup> . Il fallait donc à la fin en avoir le cœur net. Se sauvait-on en le suivant ? Ou conspirait-on, en croyant en lui, à la disparition d'Israël ?

Quand on ne sait où est le devoir, il faut s'en remettre à la Loi. C'est le seul moyen de ne pas s'égarer. Or que dit-elle ? Parce que rien ne menace davantage Israël que tout ce qui pourrait le dévoyer ou le détourner de son destin, il n'y a rien dont il ne doive davantage se méfier que des faux prophètes. C'était un des commandements les plus constamment réitérés. « Si vient un prophète qui ait l'audace de dire en mon nom ce que je ne lui ai pas prescrit de dire, il doit être puni de mort. » <sup>172</sup> Était-ce ou n'était-ce pas le cas de Jésus ? Que de fois n'avait-il semblé opposer ses commandements à ceux que Moïse avait reçus de Dieu ! Il disait cependant être venu accomplir la Loi. Que décider ? Comment en juger ? Mais la Loi a réponse à tout. « Si une cause te paraît difficile à juger, va trouver les prêtres et les docteurs du temple, adresse-toi à celui d'entre eux qui est à ce moment désigné pour juger, et ils lèveront l'ambiguïté en t'indiquant la vérité. » <sup>173</sup>

C'est ce que va faire Judas. Troublé, déchiré, il ne peut pas plus désormais suivre aveuglément son maître qu'il ne peut le désavouer avec certitude ni le renier publiquement. Il lui faut donc s'en remettre à plus compétent. Or qui est plus compétent là-dessus que le Grand Conseil de la synagogue de Jérusalem ? Si Jésus est sommé à comparaître devant lui, il lui faudra bien s'expliquer devant le grand prêtre, les Anciens, et les docteurs de la Loi. Il présentera ses justifications et ses arguments. Ils les examineront ; ils les discuteront ; ils les soupèseront. Ils les confronteront aux textes les plus sacrés. Est-il ou n'est-il pas le Messie ? Enfin on le saura.

Judas a appris que le sanhédrin avait donné l'ordre de détenir Jésus, que ses gardes le cherchaient. Afin qu'on en finisse avec les ambiguïtés et que la vérité éclate, il leur dira donc où le trouver. Car il faut libérer Israël. Ou c'est Jésus qui doit le délivrer, ou il faudra le délivrer de Jésus.

## Notes

- [1] Cf. E. Renan, *op. cit.*, chap. 1, p. 95. Voir p. ex. *Luc*, III, 15 : « Comme le peuple était dans l'attente, chacun se demandait au-dedans de soi si Jean ne serait point le Messie... »
- [2] *Matthieu*, III, 1 et 2 ; *Luc*, III, 7-9.
- [3] *Marc*, I, 14-15 : « *Quoniam impletus est tempus et appropinquavit regnum Dei, poenitemini et credite Evangelio.* »
- [4] *Matthieu*, X, 7.
- [5] *Matthieu*, XI, 2-3.
- [6] *Luc*, XIX, 11.
- [7] Voir *Luc*, XI, 29-30.
- [8] *Deutéronome*, XXVIII, 1.
- [9] *Deutéronome*, XVII, 15-19. Or c'est aussi comme libérateur que se présente Jésus. Cf. *Luc*, IV, 16-21. De retour à Nazareth, il va à la synagogue, et y lit un texte d'Ésaïe. « Le Seigneur m'a oint pour annoncer l'évangile aux pauvres, pour annoncer leur délivrance aux captifs, pour apporter la liberté aux opprimés. » À peine a-t-il refermé le livre qu'il ajoute : « Aujourd'hui est accomplie la parole que vous venez d'entendre. » Le libérateur d'Israël, c'est donc lui. Qu'il dût l'être en effet, c'est bien ce qu'avaient cru ses disciples, puisque ceux d'entre eux qui s'entretenaient sur le chemin d'Emmaüs « espéraient qu'il aurait délivré Israël » (*Luc*, XXIV, 21).
- [10] *Jean*, VII, 19.
- [11] *Matthieu*, V, 17-19 ; *Luc*, XVI, 17.
- [12] *Matthieu*, IV, 18-22.
- [13] J. Guitton, *op. cit.*, p. 124.
- [14] *Deutéronome*, XXVIII, 33.
- [15] Cf. *Matthieu*, XXIII, 13-29 ; *Luc*, XI, 42-52.
- [16] *Marc*, XII, 40 ; *Luc*, XX, 47.
- [17] Voir p. ex. *Matthieu*, VI, 1-5.
- [18] Cf. D. Flusser, *Jésus, Jérusalem*, The Hebrew University Magnes Press, 1997 (trad. fr. Paris-Tel Aviv, éd. del'Éclat, 2005, p. 121).
- [19] *Luc*, III, 17.
- [20] *Matthieu*, VII, 13-14 ; *Luc*, XIII, 24.
- [21] *Matthieu*, XIII, 30, 38-40.
- [22] *Matthieu*, XXV, 31-33.
- [23] *Luc*, XII, 5.
- [24] Cf. *Matthieu*, XXIV, 37-39 ; *Luc*, XVII, 26-30.
- [25] *Matthieu*, V, 21-44.
- [26] Cf. p. ex. *Lévitique*, XXVI, 7-8 : « Vous poursuivrez vos ennemis, et ils tomberont devant vous par l'épée. Cinq d'entre vous en poursuivront cent, et cent d'entre vous en poursuivront dix mille, et vos ennemis tomberont devant vous par l'épée. » *Deutéronome*, XX, 2-4.
- [27] *Matthieu*, XV, 2 ; *Marc*, VI, 2-5.
- [28] *Lévitique*, XXVII, 30.
- [29] *Matthieu*, IX, 9.
- [30] *Luc*, XIX, 1-7.
- [31] *Matthieu*, IX, 10-11.
- [32] *Jean*, IV, 7-18. Dans les *Actes des Apôtres* (X, 28), Pierre rappelle en outre « à quel point il est interdit à un Juif de

- se lier avec un étranger ou de lui rendre visite ».
- 33] *Marc*, VII, 2; *Luc*, XI, 37.
- 34] *Deutéronome*, XXI, 23.
- 35] *Matthieu*, VIII, 22.
- 36] *Matthieu*, IV, 14; *Luc*, V, 33.
- 37] *Luc*, V, 33-38.
- 38] *Deutéronome*, XXIII, 17.
- 39] *Luc*, VII, 36-39.
- 40] E. Renan, *op. cit.*, p. 123.
- 41] *Lévitique*, XXVII, 30.
- 42] *Matthieu*, XXII, 17-21; *Luc*, XX, 22-25.
- 43] *Lévitique*, XXIII, 3; XXVI, 2; *Deutéronome*, V, 12.
- 44] *Exode*, XXXI, 14-16.
- 45] Voir *Matthieu*, XII, 2-3; *Luc*, VI, 1-2; 6-7; XIII, 14-16; XIV, 2-5; *Jean*, V, 8-16; IX, 14.
- 46] *Jean*, IX, 16.
- 47] *Luc*, XVIII, 18-22.
- 48] *Luc*, XII, 51-53; XIV, 26.
- 49] *Matthieu*, XII, 30.
- 50] *Jean*, IX, 28.
- 51] *Matthieu*, X, 6; XV, 24.
- 52] *Jean*, X, 16.
- 53] *Matthieu*, VIII, 11; *Luc*, XIII, 29.
- 54] *Marc*, XIII, 10.
- 55] *Luc*, XIV, 16-24.
- 56] Aussi la prédication de Pierre à ce sujet, après la mort de Jésus, soulève-t-elle

l'indignation des disciples qui l'entendent. « Dieu ne fait acception de personne. *En toute nation*, celui qui le craint et pratique la justice lui est agréable », rapportent les *Actes des Apôtres* (X, 34). Mais ils rapportent aussi la colère provoquée par de tels propos. « Apprenant que *les païens aussi* avaient reçu la parole de Dieu, les apôtres et les frères qui étaient restés en Judée en exprimèrent leur irritation à Pierre lorsqu'il monta à Jérusalem, l'accusant même d'être entré chez des incirconcis et d'avoir mangé avec eux » (XI, 1-3).

57] G. W. F. Hegel, *op. cit.*, p. 25.

58] E. Renan, *op. cit.*, p. 314.

59] *Matthieu*, XX, 8-13.

60] *Luc*, XV, 11-30.

61] *Matthieu*, XIII, 12; XXV, 29; *Marc*, IV, 25; *Luc*, VIII, 18.

62] *Matthieu*, XXV, 24.

63] *Jean*, VI, 29.

64] *Jean*, VI, 40 : « Telle est la volonté de mon Père que quiconque voit le Fils et croit en lui ait la vie éternelle. »

65] Avant d'en faire la réponse à Pilate (*Jean*, XVIII, 35), Jésus en avait développé le thème au cours de sa prière dans le cénacle, en évoquant ses disciples : « Ils ne sont pas du monde comme moi-même je ne suis pas du monde » (*Jean*, XVII, 14-16). À un autre moment, il leur avait dit que « le royaume de Dieu n'est pas ici ni là, il est au-dedans de vous » (*Luc*, VII, 21).

66] *Jean*, VI, 41-58.

67] *Jean*, VI, 60 et 66.

68] *Luc*, XI, 15; *Jean*, VIII, 48.

69] *Matthieu*, XVI, 27; XXV, 32-33.

60] *Matthieu*, VII, 1 ; *Jean*, VIII, 15.

71] *Jean*, VII, 12.

72] *Deutéronome*, XVIII, 20.

73] *Deutéronome*, XVII, 8-9.

## 4. La grande illusion

*« L'heure même viendra où n'importe qui croira servir Dieu en vous faisant mettre à mort. »*

**Jean, XVI, 2**

Nous avons jusqu'ici considéré le cas de Judas comme un fait singulier. Il nous a paru ne pouvoir s'expliquer que par des circonstances historiques particulières, dans un climat religieux particulier, à un moment d'une toute particulière intensité. Le plus vraisemblable que nous ayons trouvé pour expliquer son geste fut de le rapporter à l'inconditionnalité de sa foi dans la loi de Moïse et le destin d'Israël. Il devait donc être déchiré par le conflit qui allait opposer l'ancienne et la nouvelle alliance. Se seraient alors sourdement affrontées la conception épique et historique que Judas aurait eue du destin d'Israël et la conception que Jésus aurait eue d'une humanité ralliée à Dieu par l'amour qui unirait ses membres. L'un et l'autre attendaient le salut. L'un et l'autre pensaient qu'il devait se mériter. L'un et l'autre étaient persuadés de ce que la plupart en seraient exclus. Mais le premier pensait qu'on n'obtient la dilection de Dieu que par l'obéissance, et l'autre que par la foi dans son messie. De son obéissance, le premier espérait une exclusivité qui donnerait à Israël la domination sur les autres nations ; tandis que l'autre annonçait un règne sans privilège ni exclusion, où tous seraient unis à Dieu par l'amour qu'ils se porteraient les uns aux autres. L'un espérait de Dieu une victoire qui donnerait à Israël la puissance et la gloire. L'autre appelait l'humanité tout entière à un amour si universel qu'il suffirait à faire régner la loi de Dieu sur la terre. L'un aspirait à la différence, et l'autre à l'identité.

S'il ne s'était agi que de cela, la dissidence de Judas par rapport à son maître se réduirait à opposer une conception politique du destin d'Israël à une conception morale du destin de l'humanité. Un tel antagonisme aurait donc pu servir de modèle à tous les penseurs qui opposèrent, au XVIII<sup>e</sup> siècle, une religion restrictive et positive, particulière à un peuple, et une religion naturelle qui serait

celle de l'humanité. Il me semble néanmoins qu'on méconnaîtrait l'intensité du drame de Judas en le réduisant à un tel schéma. Car à supposer ce conflit de doctrines bien fondé, il n'est que l'occasion de la tragédie. Il lui fournit un cadre, un scénario, un argument. Il aurait même pu lui fournir des dialogues et des répliques. Or on aura remarqué qu'il s'agit d'une tragédie sans mot. Indépendamment de la couleur et du décor historiques qu'elle reçoit des circonstances, c'est cette tragédie qui nous bouleverse et nous fascine. Toute intérieure, toute psychologique, elle se joue tout entière dans la conscience de Judas. Elle s'est jouée depuis des millions de fois. Elle se joue tous les jours. Pour différentes qu'en puissent être les situations, c'est toujours la même tragédie.

Nous comprendrons donc d'autant mieux le drame de Judas que nous en aurons caractérisé l'universalité. Le drame naît à chaque fois de deux évidences aussi impérieuses que cependant incompatibles. Une part essentielle de moi-même se reconnaît *à la fois* dans l'une et dans l'autre. Quelle que soit celle que je sacrifierai à l'autre, c'est moi qui me serai renié. Il n'y a pas d'issue : je ne puis désormais exister que comme renégat. Traître à moi-même en ne choisissant pas, tout choix que je fasse sera celui d'une trahison. Toute sincérité en est rendue insincère, et toute fidélité infidèle. Comme si j'étais bien moins l'auteur que le lieu du drame qui me déchire, il me semble en être alors bien moins le sujet que l'objet. C'est malgré moi qu'il se produit en moi. Or quelles sont ces deux évidences dont il suffit de reconnaître l'une pour qu'on doive récuser l'autre ? Sans qu'aucune n'ait un caractère logique, chacune engage profondément mon humanité. Comme lorsqu'il suffit de reconnaître l'innocence, ou la confiance, ou la bonté pour en être bouleversé, la première est une évidence du cœur. Comme lorsqu'on imagine la venue de l'âge d'or, le royaume de Dieu ou le règne des fins, la Justice triomphante ou l'humanité régénérée par l'amour, la seconde est un magnétisme de l'imaginaire.

Dans le cas de Judas, une première évidence est celle de l'innocence, de la pureté et de la générosité vivifiante de Jésus. Partout où il arrive, il rend la vie et l'espoir à ceux qui les avaient perdus. Mais s'impose également à lui une deuxième évidence. Fascinante, obsédante, magnétique, c'est l'attente de la liberté retrouvée, de l'alliance avec Dieu restaurée et d'Israël dans sa gloire. Le conflit va naître lorsque Judas soupçonnera que l'accomplissement de la promesse et l'avènement

du royaume puissent être compromis par la doctrine de Jésus. Par rapport au but assigné par Moïse, la ligne de Jésus n'est-elle pas déviante ? En d'autres temps, Jésus ne fut-il pas apparu comme un déviationniste ? Le problème est à chaque fois le même. D'un côté, on trouve la *réalité* très concrète d'une personne, d'un groupe, d'une communauté. De l'autre côté rayonne comme une espérance l'*irréalité* fort abstraite d'une idée. Cette idée est-elle réalisable ? Peut-on en faire l'objet de quelque projet que ce soit ? Pour tous ceux qui ne s'en éprouvent pas magnétisés, elle n'est qu'une chimère. Elle peut bien être un idéal. Mais ce n'est un idéal que de l'imagination. Or, comme tant d'autres doctrinaires avant et après lui, Judas va sacrifier le réel à l'irréel, le concret au chimérique, et, plus dramatiquement encore s'il se peut, la sainteté de l'innocence à la logique de la croyance, c'est-à-dire à la logique de l'imaginaire.

Judas ne fait en cela que ce que tout croyant aurait fait, pour quelque cause que ce fût. Au nom de la cause qu'on sert, on élimine tout ce qui risque de la compromettre, de la retarder, ou de lui faire obstacle. Il n'est ami si dévoué dont on ne se sépare et qu'on ne traîne devant l'Inquisition s'il paraît hérétique. Il n'est justice ni innocence qui tiennent face à la pureté de la doctrine ou à la ligne du Parti. Alors, l'ami livre l'ami, le fils dénonce le père, et le frère n'a plus de frère dès qu'il y soupçonne un ennemi de classe, un déviationniste, un hérétique ou un réfractaire. C'est le ressort de toutes les purges, de toutes les éliminations, et de toutes les persécutions. Il ne peut pas y avoir de bon guelfe pour un bon gibelin. Cimourdain fait fusiller Gauvain. Qu'on l'appelle comme on voudra, fanatisme, sectarisme ou fidélité à la cause, nous avons affaire ici à une des pires mais des plus constantes et des plus invincibles inclinations de la conscience. Ses effets accompagnent l'histoire, quand ils ne font l'essentiel de son fracas. Nous avons vu Judas se repentir : « Vous allez faire périr un innocent ! » La plupart ne se repentent jamais. Ils se représentent le martyre des innocents comme ces décors qu'on jette, à la porte des théâtres, lorsqu'ils ne servent plus à l'illusion du spectacle. Ce sont les débris du rêve, comme il y a des déchets de l'histoire.

Il me semble qu'on ne peut donc pas comprendre la décision de Judas si on ne parvient d'abord à élucider les ressorts de cette logique folle qui déduit de la suprême exigence du bien la nécessité de faire le mal, du règne de la vertu la nécessité de la terreur et des commandements de Dieu le martyre de l'innocent.

\* \* \*

Commençons par analyser le geste même de la trahison, le baiser de Judas. Indépendamment de toutes les raisons que Judas pouvait avoir de se séparer de Jésus, ce n'est ni son différend, ni son dissentiment, ni son désaccord que lui reproche la conscience commune, mais tout au contraire de les avoir cachés. Que n'avait-il tout simplement quitté Jésus, comme ceux des apôtres qui avaient refusé de le suivre ! Toute la trahison ne consiste-t-elle pas à avoir dissimulé sa perplexité et ses doutes en simulant une confiance qu'il n'avait plus ? Car le propre de la trahison est en effet d'être un piège, comme le propre d'un piège est de camoufler qu'il le soit.

Le beau geste eût été d'exposer à Jésus ses objections, d'opposer à sa prédication les commandements dont il semblait s'affranchir et de lui faire mesurer le péril que courrait Israël si les gentils étaient appelés à se fondre dans le peuple de Dieu. Comme dans un tournoi, comme dans un duel, le beau geste eût donc consisté à affronter Jésus à armes égales, sans feinte, sans ruse, sans prudence, en s'exposant tout entier. Mais si un tel code de l'honneur peut bien s'accorder à l'esthétique du duel, elle est inadaptée à l'éthique de l'efficacité qui est celle d'un soldat ou d'un militant. Selon l'éthique du défi, tout est dans la forme. La manière y fait tout. Selon l'éthique militante, à laquelle seule importe l'efficacité, il n'y a que le résultat qui compte.

D'ailleurs le regard qu'on porte sur l'histoire n'est-il pas spontanément pragmatique ? Comme si l'histoire était le seul tribunal qui ne puisse être abusé par des gestes et des attitudes, ne sommes-nous pas naturellement portés à croire meilleur celui qu'il a proclamé gagnant ? Ses ruses ont abusé les autres. À ses pièges, ils se sont laissés prendre. Il était donc plus malin qu'eux. Sans être absolument certain de souhaiter l'avoir pour ami, on admire que la fourberie d'Ulysse le sorte toujours des pires situations. Car le contraire du malin, pour noble qu'il se croie, c'est le niais. Affronter ouvertement Jésus eût donc été une niaiserie. Judas n'en eût pas été plus éclairé, Israël n'en eût pas été moins menacé, et Jésus eût envoûté Judas par quelque nouvelle parabole. En toute opération, la simulation n'est-elle pas toujours la meilleure dissimulation, et la dissimulation

n'est-elle pas la condition du succès ? Si Judas voulait que Jésus comparût et s'expliquât devant le Grand Conseil de la Loi, il n'y avait pas d'autre moyen que de l'y faire conduire par les sergents de la synagogue. Il était indispensable pour cela que l'attention des autres disciples ne fût pas éveillée, que l'affaire fût réglée dans la nuit, à l'écart de la ville. Et comment désigner Jésus plus discrètement qu'en l'embrassant ? Pour délivrer la ville de Béthulie assiégée par l'armée assyrienne, que fait Judith ? Elle va trouver Holopherne, lui sourit, le caresse, lui montre des yeux chavirés par la tendresse et l'admiration, capte sa confiance en provoquant son désir. C'est en le séduisant qu'elle le désarme. L'ayant désarmé, elle le tue. Sa ruse n'est que l'autre nom dont on décore sa fourberie. Sans cette fourberie qui assura son succès, Judith ne serait pas cette héroïne dont l'Ancien Testament célèbre les hauts faits. Dans une célèbre tragédie de Sophocle, Philoctète blessé a été abandonné par ses amis sur une île. Il s'agit maintenant pour les Grecs de lui dérober les flèches de son arc, sans lesquelles ils ne pourront venir à bout des Troyens. C'est alors qu'Ulysse utilise Néoptolème, le fils d'Achille. Pour détrousser Philoctète, pour le priver sans qu'il résiste de son unique moyen de subsistance, il lui faudra donc l'abuser, désarmer sa méfiance pour capter sa confiance, simuler pour dissimuler, mentir pour simuler et simuler pour séduire. L'honneur, la noblesse de Néoptolème regimbent contre un aussi ignoble stratagème. « Je sais bien, finit par lui dire Ulysse, que tu n'es pas fait pour tenir pareil langage et que la fourberie te répugne. Mais quoi ! ils sont doux à cueillir, les fruits de la victoire ; et on ne peut désarmer Philoctète que par la ruse. » Le succès est à ce prix. Plus un combattant a d'honneur et moins il doit donc hésiter à le sacrifier à la victoire de son camp. Car le triomphe de la cause vaut plus que l'image de ceux qui la servent. Lorsque les oracles persuadent Agamemnon que sa flotte restera encalminée jusqu'à ce que le sang de sa fille ait apaisé les dieux, ne doit-il pas se sacrifier au succès de son armée ? Mais quand elle s'attend à épouser Achille, comment conduire sa fille au bûcher ? Alors, Agamemnon fait comme Judas : il l'embrasse, il lui ment. Contre lui-même et dans le déchirement, il trahit Achille, il trahit Clytemnestre, il trahit Iphigénie, pour ne pas trahir les Grecs.

Comme tous ceux qui se trouvent engagés dans une action dont l'enjeu excède les intérêts de chacun, Judas devait donc sacrifier sa propre estime, son propre

honneur, sa propre image à l'efficacité qui s'ensuivrait. En désignant Jésus à ceux qui le cherchent, il livre Jésus, mais c'est lui qu'il sacrifie. Car la cause à laquelle il se sacrifie est bien plus sacrée que l'image ou même le destin de sa propre personne. Ce que Dieu a promis à Israël pour prix de son obéissance, rien moins que cela est en effet entre les mains de Judas au moment où le plus fascinant et le plus entraînant des prophètes risque d'en compromettre l'avènement.

Alors que les morales formelles ne peuvent fonder qu'une éthique du témoignage, l'éthique militante se situe dans une logique pragmatique qui est une logique de l'efficacité. Le résultat seul importe. Afin de sauver Israël, il importait qu'on sût si Jésus était ou non le Messie, s'il accomplissait effectivement la Loi de Moïse ou s'il ne conspirait pas plutôt à l'abolir. Mais qui pouvait en juger ? Qui était capable de le savoir ? Il fallait donc que Jésus comparût devant le Grand Conseil. Judas l'avait désigné. Jésus comparaitrait.

\* \*\*

Deux problèmes se posent encore à qui veut tenter de comprendre le geste de Judas. Le premier concerne toutes les conduites militantes dans leur globalité. Parce qu'elles acceptent le mal, le mensonge, l'injustice et le sacrifice des innocents, comme autant de conditions au règne final de l'Harmonie, de la Justice et du Bien, il y a une sorte d'urgence morale à savoir s'il y a pour elles la moindre pertinence à placer leur action sous la juridiction de cette fameuse logique pragmatique que nous avons définie comme une logique de l'efficacité. Parce que cette logique prétend justifier comme un moindre mal tout ce qui contribue à l'avènement du Souverain Bien, le second problème consistera à s'interroger sur cet universel et immémorial alibi que le Souverain Bien a donné à tous les crimes. D'où vient qu'on puisse si aisément accepter de sacrifier l'ordinaire et pathétique précarité de l'existence à la chimérique et envoûtante plénitude d'une vie absoute de tout désir comme de toute attente ?

Une première lecture du comportement de Judas nous invite en effet à le comprendre dans le contexte d'une stratégie. Un idéal le domine, le hante. Il l'obsède. Il n'est rien qu'il ne soit prêt à sacrifier pour le réaliser. C'est le royaume d'Israël. Il ne sera restauré que par Dieu. Or Dieu ne se rappellera son ancienne

promesse que si Israël resserre l'alliance qu'il avait avec lui par sa rigoureuse observance de la Loi. Comment Judas ne croirait-il pas reconnaître un envoyé de Dieu en rencontrant Jésus, puisqu'il n'est pas une de ses indignations, pas une de ses impatiences, pas une de ses exigences qu'il ne semble partager ? En le voyant faire des miracles, il ne peut pas douter qu'il ne tienne de Dieu un pouvoir aussi surnaturel. En l'entendant reprocher aux pharisiens de trahir l'esprit de la Loi en se bornant à en respecter ostensiblement la lettre, c'est tout naturellement qu'il croit reconnaître en Jésus celui qu'on attendait. Comment Jésus n'eût-il pas été le Messie puisqu'il venait en justicier, maître de la vie et de la mort ? D'aussi fulgurantes évidences avaient parfois semblé remises en cause par d'inquiétantes observations. Était-il en effet vraisemblable qu'uniquement inspiré par l'esprit de la Loi le Messie en dédaignât la lettre jusqu'à la transgresser ? Était-il même imaginable que celui qui serait envoyé à Israël pour le sauver, prétendît appeler les autres nations et leur ouvrir le royaume de Dieu ? En supposant que Dieu fût assez miséricordieux pour accorder au fils prodigue les mêmes prospérités qu'à ceux qui étaient demeurés sous sa Loi, du moins était-ce vers la maison de son père que retournait le fils prodigue. Or quel père ne croirait déshériter ses fils en ouvrant sa maison à tous les vagabonds qui voudraient y entrer ? De toute semblable façon, Jésus ne conspirait-il pas à déshériter Israël en invitant les gentils à recevoir sa parole comme si elle devait être la nouvelle loi ? Tant de vénération, d'admiration et d'amour que Judas ait éprouvé pour Jésus, il ne peut cependant consentir à leur sacrifier son amour d'Israël, son respect pour la Loi de Moïse et l'espérance de voir s'accomplir la promesse que Dieu avait faite à son peuple. Ou Jésus prouvera aux docteurs de la Loi qu'il ne s'en est jamais écarté et qu'il est le véritable Messie, ou le grand prêtre et les docteurs devront discipliner sa prédication.

Pour que s'accomplissent les prophéties et pour qu'Israël puisse rendre grâce à Dieu de lui avoir rendu son royaume, Judas livre Jésus. Qu'il doive s'ensuivre pour tous les disciples une immense affliction et pour Jésus une immense amertume, comment ne le saurait-il pas puisqu'elles sont aussi les siennes ? De l'innocence de Jésus, de son abnégation et de la pureté de son cœur, nul n'est plus persuadé que lui. Mais s'agit-il de cela ? Quoiqu'il n'y ait jamais eu d'homme *subjectivement* meilleur que Jésus, c'est pourtant lui qui risque *objectivement* de ruiner

le destin d'Israël. Sa doctrine est-elle conforme à la Loi ou ne s'en dévie-t-elle pas ? Son action concourt-elle à l'avènement du royaume ou, tout à l'inverse, ne démobilise-t-elle pas le peuple juif en le persuadant d'un royaume ailleurs qu'en ce monde ? Pas plus qu'elles ne pouvaient être éludées, ces questions ne devaient être ajournées. C'est au sanhédrin qu'il appartenait d'y répondre.

Ce Grand Conseil de la synagogue, que d'avatars l'histoire n'en allait-elle susciter ! Combien d'innocents n'allait-elle traduire devant le Tribunal révolutionnaire, le Comité de salut public, le Conseil de la Révolution, le Comité central, etc. ! À chaque fois, l'attitude est la même. Contrairement à la morale formelle qui se satisfait de la beauté du geste mais sans rien changer à la marche du monde, la morale militante mesure la valeur de quelque conduite que ce soit au concours qu'elle apporte à la réalisation de l'idéal. Plutôt qu'un soldat, le militant se veut un artisan de l'histoire. Le regard fixé sur le but à atteindre, il ne s'intéresse qu'aux moyens. Aussi imperturbablement et aussi méthodiquement qu'un maçon taillait et disposait les pierres des cathédrales, un militant doit utiliser les hommes au service de l'histoire. Il ne s'agit donc jamais pour lui de savoir si un homme est juste ou s'il est bon, mais s'il est utile. C'est donc uniquement par rapport à ce qui suivra qu'on peut apprécier l'utilité de tout ce qui précède. Selon cette logique pragmatique qui n'a égard qu'à l'efficacité, un homme ne doit pas être jugé selon ce qu'on en voit (c'est-à-dire d'après ses qualités et ses vertus intrinsèques), mais selon ce qu'il en adviendra (c'est-à-dire d'après les progrès qu'il aura permis de faire à la marche de l'histoire).

Le militant se considère donc comme un ouvrier de l'histoire. Ce n'est pas lui qui en a conçu le plan. Il se borne à l'exécuter. Aussi conçoit-il sa tâche selon une logique artisanale. En faisant ce qu'il faut, il aura fait ce qu'il doit. Propre à l'exercice de toute tâche, cette logique pragmatique ne reconnaît qu'une liberté, celle de choisir le but qu'on veut atteindre. Après quoi, tout est rendu nécessaire. L'artisan n'a pas plus de choix sur la nature que sur l'agencement et la mise en œuvre des moyens. Entre l'artisan et le militant (cet artisan de l'histoire), il y a toutefois une différence. Car l'artisan peut choisir non seulement quel objet il produira, mais encore la forme, le style, ou la taille qu'il lui donnera. Mais le militant ne choisit rien. Tout est déjà fixé. Le sens de l'histoire précède tout ce qui s'y produit. Sans que le militant ait à délibérer sur rien, toutes les décisions qu'il

prend lui sont donc dictées avec une rigoureuse nécessité par le but qu'il poursuit. Il n'est donc pas responsable de ce qu'il exécute, mais seulement de l'exécuter avec assez de rigueur et de ponctualité. C'est ce dont s'acquitte Judas. Afin que soit resserrée l'alliance avec Dieu et que soit restauré le royaume d'Israël, il faut s'assurer de la conformité de l'enseignement de Jésus avec la Loi de Dieu. Pour s'en assurer, il faut le faire comparaître devant le sanhédrin. C'est dur, c'est pénible, c'est déloyal. Il le faut.

Rien n'est pourtant moins rigoureux ni moins fondé que cette assimilation de la logique militante à une logique technicienne. Pragmatique, la logique technicienne ou artisanale se borne à mettre en œuvre des règles de la causalité selon un immuable déterminisme. Telle cause est toujours suivie de tel effet. Cela est sans exception. Tel est le savoir que tout artisan a tiré de son expérience et que son exercice a toujours vérifié. Quand une logique pragmatique reproche à qui veut la fin de barguigner sur les moyens, c'est parce qu'elle les sait si inséparables qu'il suffit d'avoir décidé de l'une pour n'avoir plus à délibérer sur les autres. Constitutifs de notre expérience, les jugements hypothétiques établissent en effet une liaison nécessaire et irréversible entre ce qui précède et ce qui suit. Aussi n'y a-t-il qu'eux pour garantir qu'on ne pourra moissonner si on n'a pas semé, ou que si on ne travaille pas on ne réussira pas. Mais aucune règle de causalité, aucun jugement hypothétique ne peuvent avoir de validité dans l'ordre des prophéties qui se réfère à des événements qui ne se sont jamais produits et à des expériences qu'on n'a jamais faites. Rien qu'une illusion ou une imposture ont donc pu faire croire aux militants que la *logique prophétique* de leur espérance pouvait justifier la *logique pragmatique* de leur action. Car la logique prophétique ne consiste pas du tout à assigner des fins dont la logique pragmatique définirait avec nécessité les moyens. La fin qu'elle annonce et prescrit à la fois n'est d'aucune façon un phénomène comme les autres, susceptible de prendre place dans une série, et dont on pourrait donc déterminer ce qui doit le précéder pour qu'il se produise. *Ne s'étant encore jamais produit, non seulement on ne sait pas ce qui le produirait, mais on ne sait pas même s'il est possible de le produire.* Prétendre appliquer quelque causalité que ce soit à un événement si exceptionnel qu'il ne s'en est jamais produit de semblable est aussi absurde que de prétendre avoir tiré une loi d'observations qu'on n'a jamais pu faire. Aussi n'y a-t-il aucune logique pragmatique qui puisse

servir de justification ou d'alibi aux souffrances et aux injustices que les militants illuminés infligent aux innocents.

Mais il y a encore bien pis. En prétendant ne pouvoir se dérober à la logique pragmatique qui leur impose de sacrifier des innocents au triomphe de leur cause, ils font comme si ce sacrifice était l'indispensable moyen sans lequel l'idéal ne pourrait se réaliser, mais grâce auquel il ne pourra manquer de se produire. Parce qu'ils considèrent comme *sacré* cet idéal de bonheur, de justice et d'harmonie, ils estiment justifié tout ce qu'ils lui *sacrifient* pour le rendre possible. Les innocents ne sont à ce compte qu'autant de victimes propitiatoires qu'ils sacrifient à un mythe pour se rendre les destins favorables. Par une logique semblable à celle des fous, l'illuminisme militant met ainsi la plus implacable logique au service d'un projet qu'aucune logique ne ratifie ni ne fonde. Le royaume de Dieu, le banquet des élus, la volonté générale, le Christ-Roi, la société sans classes, la Révolution prolétarienne, etc., ne furent en effet tout au long de l'histoire qu'autant de mythes auxquels une partie de l'humanité a sacrifié l'autre, sans plus de raison que n'en avait Calchas de sacrifier Iphigénie pour rendre les vents favorables aux Grecs. Rien qu'une croyance érige en suréminente valeur un simple idéal de l'imagination. À chaque fois, l'alchimie de la croyance transmue en un *objet* d'expérience un *idéal* qui excède toute expérience possible. En rendant de la sorte représentable ce qui excède toute représentation possible, le propre de la croyance consiste à transmuier l'universel idéal de la raison (le Souverain Bien) en un idéal particulier de l'imagination (la Terre promise). De la sorte, elle fétichise l'absolu. Elle en fait un totem. Pour se le concilier, elle lui offre des sacrifices. Ainsi Judas sacrifie son amour et livre Jésus pour se rassurer sur la véritable volonté de Dieu. Par la voix du grand prêtre, Dieu sera ainsi sommé de répondre.

Mais que se passera-t-il si Dieu ne répond pas ? Qu'advientra-t-il de tous les innocents martyrisés si la fin à laquelle ils ont été sacrifiés est la promesse qui n'est jamais tenue ? Selon cette logique du futur antérieur qui est celle des prophéties et du militantisme, l'avènement du Souverain Bien devait justifier tous les maux auxquels on avait consenti pour le réaliser. Mais puisque cette prophétie ne s'est jamais accomplie, puisque ce règne de la Justice finale s'est dissipé comme un rêve, tous les martyrs sacrifiés à ces chimères ont donc été martyrisés pour rien. Toutes les injustices consenties pour une justice qui n'est jamais venue sont

donc à *jamais injustifiables*.

À tous les autres disciples, le geste de Judas n'avait pu que paraître subjectivement scandaleux. Mais sans doute avait-il semblé à Judas objectivement justifiable. L'avenir allait le justifier. Lorsque, par l'intermédiaire du sanhédrin, Dieu se serait prononcé, on saurait ce qu'on devrait croire et ce qu'on devrait faire. La voie qui conduit au royaume en serait éclairée : c'était tout l'objectif de Judas. Il valait bien qu'on lui sacrifiât quelques élégances morales et quelques susceptibilités. Pour que son geste cessât d'apparaître comme une trahison, il suffisait donc d'en attendre le résultat. L'attente ne fut pas longue. À peine Jésus avait-il été conduit chez Caïphe qu'aussitôt on le traîna vers le prétoire romain. Tout s'enténébrait. En moins de temps qu'il n'en faut à la foudre, le geste de Judas n'avait pas seulement changé complètement de sens. Il était devenu absolument insensé. Au lieu de servir à la vérité, il n'allait servir qu'au mensonge. Au lieu d'exalter la piété, il serait fait complice d'un crime. Au lieu de rendre plus impérieux le respect de la Loi, il n'aurait donné qu'une nouvelle occasion de la transgresser en faisant juger par des Romains la relation d'un Juif avec Dieu. Jésus avait été livré pour rien.

Mais quels n'eussent été l'effarement et le désespoir de Judas s'il avait pu soupçonner que la mort de Jésus allait faire annoncer au monde sa résurrection, et que ce tombeau vide allait être le signe universellement reconnu de la nouvelle alliance ! En soupçonnant Jésus d'apporter au monde une autre espérance et une autre loi, Judas ne s'était donc pas trompé. Plus son geste en était donc justifié, plus il lui échappait cependant. Les prêtres de la synagogue avaient raillé le repentir de Judas. L'histoire allait le railler bien plus sarcastiquement encore. Car bien loin que ce baiser eût alerté Israël, c'est justement par lui que l'histoire allait faire commencer son déclin. Car en mourant, Jésus ne mourrait pas pour rien. Toutes les nations des gentils allaient se rassembler sous le signe de sa croix, et c'est leur Église qu'on désignerait désormais quand on évoquerait le peuple de Dieu. Tout ce que redoutait Judas, tout ce dont il avait voulu protéger Israël, c'est lui qui en avait provoqué la fatalité ! Tant il est vrai que ceux qui font l'histoire ne font jamais l'histoire qu'ils avaient cru faire.

\* \* \*

Si l'illuminisme militant peut expliquer que Judas ait sacrifié sa propre vie et celle de Jésus à l'obsédante image de la gloire d'Israël, c'est cette « illumination » qu'il reste encore à expliquer. D'où vient qu'un simple idéal de l'imagination puisse devenir si envoûtant qu'on soit prêt à sacrifier pour lui toute réalité ? Par quel sortilège accepte-t-on de risquer non seulement ce que la vie a de plus précieux, mais jusqu'à l'existence elle-même, pour l'idée d'un bonheur si plénier et si vaste qu'il pourrait bien n'être qu'un fantasme ?

C'est l'exemple de Judas qui nous en fait poser la question. Elle surplombe néanmoins toute l'histoire. Comme ces convois de jeunes gens qu'Athènes offrait au Minotaure, combien de générations ne furent-elles offertes en holocauste à tant de causes qui devaient régénérer l'humanité ! Comme pour le Minotaure, c'est ensuite qu'on en déplore les charniers. Sur le moment, on s'en acquitte comme d'un devoir. Rétrospectivement, tardivement, l'idéal se révèle n'avoir été qu'un piège. En croyant à chaque fois accomplir l'attente de la conscience, on découvre avoir en fait cédé à l'illusion.

Quelle est cette illusion ? D'où vient qu'on y résiste si difficilement quoiqu'on reconnaisse en avoir été tant de fois abusé ? Trois traits suffisent à la caractériser. Les trois se caractérisent par leur intemporalité. 1) Pour peu qu'on en observe les diverses figures, on remarque en effet qu'elle se produit constamment, de façon invariable, quelles que soient les situations et les circonstances, indépendamment de l'époque et du lieu. Quoique sa permanence accompagne l'histoire, elle n'a donc rien d'historique. 2) Le propre de cette illusion est en outre de faire rayonner, à l'horizon de l'histoire et du temps, un idéal dans lequel s'accomplirait et s'achèverait toute attente. Toujours identique, cet idéal est donc lui aussi intemporel. 3) Enfin, ne laissant plus rien à attendre, à espérer ni à désirer, cet idéal s'annonce comme la « plénitude des temps ». Parce que rien n'y serait plus à venir, ce serait l'éternité. Nous avons donc affaire à une fonction toujours identique de l'imagination, produisant une image toujours identique, et suggérant une si intense plénitude qu'on ne peut guère résister à la tentation de tout lui sacrifier. Aussi l'illusion consiste-t-elle à identifier cette expérience imaginaire à l'anticipation d'une réalité, et cet idéal de l'imagination à quelque destination promise.

Indépendante de toute expérience, mais aussi capable de la mobiliser que de la déterminer, une telle illusion a donc un caractère transcendantal. Tout se passe en effet comme si l'attente était constitutive de la conscience. Parce qu'elle attend, tout présent ne lui paraît qu'un délai. Aussi ne lui apparaît-il jamais que comme grevé de quelque originaire et insupportable précarité. Pour qui attend, le présent ne peut être que déficitaire de l'avenir qu'il n'est pas. Aussi avons-nous vu Judas reconnaître sa propre impatience dans l'exaspération de Jésus contre la situation présente : pharisiens insincères, mornes théologiens, prêtres sans ferveur, populace versatile ! Comme si le monde avait jamais été autrement ! La *première illusion* consiste donc à croire qu'on attend des temps nouveaux parce que le présent est insupportable, alors que tout à l'inverse c'est l'exaspération de notre attente qui rend insupportable le présent.

Car son attente rend toute conscience spontanément messianique. En effet, le propre de toute attente est de porter en elle, comme son corrélat, le sens de ce qui ne laisserait plus rien attendre. Horizon de toute attente, cette ultimité est la promesse que nous fait chaque prophétie. Aussi ne peut-on la recevoir sans en être envoûté. Car ce qu'elle annonce est ce que chaque conscience attendait en fait secrètement. À l'horizon de tout ce qu'elle se représente rayonne ce qui ne laisserait plus rien à attendre, et qui doit donc porter les caractères de l'infini, de l'éternité, et de la plénitude. Qu'il s'agisse, toute adversité surmontée et toutes les autres nations assujetties, d'obtenir la puissance et la gloire, ou qu'il s'agisse de la Cité de Dieu, ou du règne des fins, toutes les prophéties annoncent ce moment où on sera délivré du temps en étant délivré d'attendre. C'est ce que claironne une fois pour toutes le septième ange de l'Apocalypse : parce qu'il n'y aura plus de temps, rien ne commencera ni ne finira plus. « Il n'y aura plus alors ni mort, ni chagrin, ni gémissement, ni douleur. »<sup>[1]</sup>

Cet idéal de l'imagination, Judas l'avait peut-être identifié à quelque union confiante avec Dieu dans le royaume d'Israël restauré. Jésus l'annonçait comme une source qui ôterait à jamais toute soif à quiconque y aurait bu <sup>[2]</sup>. Combien de prophéties depuis n'ont-elles aussi annoncé, au bout du combat et après tant de peines, ce moment qui ne finirait plus, où l'homme serait réconcilié avec l'existence, chacun avec tous les autres, et chacun avec soi ! C'est la *deuxième illusion*. Où il n'y a plus rien à attendre, on croit que c'est l'éternité. C'est plus

souvent l'ennui et presque toujours la mort.

Parce que l'attente est la conscience même, c'est à juste titre qu'elle semble à la conscience ne finir jamais. C'est tout le drame de la conscience. Car y a-t-il rien de plus lassant et de plus absurde qu'une attente sans fin et autant dire sans objet ? En tendant sans cesse vers l'avenir comme s'il devait nous réunir à ce que nous attendons, l'attente par conséquent nous dupe, et de déception en déception nous conduit jusqu'à la mort qui les paraphe toutes. Par cette tension même, si vaine qu'elle soit, l'attente nous exaspère autant qu'elle nous épuise. De cette exaspération et de cette lassitude naît presque inévitablement une *troisième illusion*, qui consiste à imaginer la fin de l'attente comme la fin d'une épreuve. Ainsi en vient-on spontanément à imaginer le temps comme le labeur d'une médiation qui trouverait sa récompense dans la douceur de l'immédiation. Mais là où il ne se passe rien, la vie aussi sent qu'elle ne passe plus. Aussi Schopenhauer a-t-il décrit ce paradis comme l'enfer de l'ennui.

Cette ultimité dont le sens accompagne l'attente et que promettent toutes les prophéties, c'est par construction qu'étant affranchie du temps, elle est aussi soustraite à toute expérience. On ne peut donc que l'imaginer. Qu'il s'agisse d'un idéal de l'imagination, cela doit toutefois s'entendre en deux sens. Selon le premier, n'ayant encore jamais été réalisé, cet idéal ne peut être qu'imaginé. Selon le deuxième, c'est en l'imaginant qu'on en fait un idéal, car seule l'imagination nous y fait pressentir l'incomparable intensité de l'absolu. Car on ne peut imaginer le sens d'une telle plénitude qu'en la mimant intérieurement ; on ne peut la mimer sans la sentir, ni la sentir sans en pressentir l'intensité. Alors que tout ce que nous percevons est relatif à l'infinité du temps et de l'espace où nous nous le représentons, ce que nous imaginons est au contraire affranchi de toute relation à l'espace et au temps. C'est pourquoi, par opposition à l'insurmontable relativité de tout ce que nous percevons dans la réalité, seul ce que nous imaginons de la sorte peut avoir la pureté et l'intensité de l'absolu. Qui, dans ces conditions, n'accepterait de sacrifier la précarité à la plénitude et le relatif à l'absolu ? Telle est la *grande illusion* qui, en nous invitant à sacrifier le perçu à l'imaginaire, nous ôte jusqu'au remords de sacrifier la réalité de l'innocence à l'irréalité d'un fantasme. Il n'y a pas d'autre cause à cette illumination des prophètes et de leurs sectateurs que nous tentions d'élucider.

\* \* \*

Vais-je me risquer à une ultime hypothèse ? La récuseront sans doute aussi bien ceux qui se réclament de l'Ancien Testament que ceux qui se réclament du Nouveau. Pour la justifier, il n'y a guère qu'un passage du troisième évangile. Sur sa fragilité, je ne m'abuse donc guère. Bien ou mal fondée, elle me semble néanmoins exprimer une très profonde vérité, en suggérant la distinction et l'irréductibilité de deux ordres : celui de la vie et celui de la représentation.

Car l'origine du malentendu fut peut-être qu'en employant les mêmes mots Judas et Jésus ne se référaient pas à la même chose. Certes, Jésus lui aussi, comme les anciens prophètes, ne cesse d'annoncer la fin des temps, l'imminence du jugement et l'ouverture des portes du royaume. C'est même pour cela que Judas se fait son apôtre. Mais alors que Judas, comme les anciens prophètes, se représente l'entrée dans le royaume comme *la fin* de l'errance, de la servitude, de l'humiliation et du malheur, Jésus la pressent comme une surabondance de vie, et par conséquent comme un « jaillissement », une générosité et une expansivité *sans fin*. Car le premier se représente le bonheur comme *la fin* de toute attente et de toute inquiétude, tandis que Jésus annonce un temps rénové par la propagation d'une joie *qui ne finirait pas*. Aussi est-il fort significatif que Judas se soit représenté le royaume comme une cité close enceinte de murailles, inaccessible aux réprouvés, tandis que Jésus l'évoque comme une source de vie.

Si, comme Spinoza, on appelle éternel ce en quoi il n'y a ni quand, ni avant, ni après, l'idée d'une vie éternelle n'est guère plus compréhensible que celle d'un cercle carré. Mais si, à l'inverse, on conçoit l'éternité comme ce qui ne finit pas, la promesse d'une vie éternelle s'entend alors comme celle d'une inépuisable fécondité et d'une inlassable création. De même qu'un tel amour serait intarissable, de même cette source de vie serait-elle comme un élan ne retombant jamais ou comme une impulsion qui ne s'épuiserait pas. Plus la vie se dépenserait, plus elle s'augmenterait. Aussi Jésus n'annonce-t-il pas le « royaume de Dieu » comme le parachèvement de la vie et la fin de toute attente, mais comme le « perpétuel jaillissement d'une source » <sup>131</sup>, comme un « levain dans la pâte », ou comme « une graine qui, jetée dans un jardin, n'en finirait pas de germer, de croître, de se ramifier, de s'étendre et de devenir tout un arbre où viendraient

s'abriter les oiseaux du ciel » <sup>141</sup>. Bien loin, par conséquent de promettre à ses élus une béatitude où l'humanité jouirait des rentes de son histoire, Jésus leur annonce la vie éternelle comme la profusion d'une énergie ou d'une générosité qui jouirait de sa surabondance en se répandant et se diffusant.

Au lieu que, se figurant la plénitude selon l'ordre de la représentation, Judas ne pouvait l'imaginer que comme une définitive *immédiation*, en la concevant selon l'ordre de la vie, Jésus devait la pressentir comme une perpétuelle *médiation*. Car aucune graine ne devient un arbre que par un perpétuel travail sur soi-même, tirant de ce qu'on est toujours plus que ce qu'on était. C'est ce qui rend la vie si semblable à une création. Alors que Judas devait donc se représenter le royaume comme un bien *extérieur* qu'on peut recevoir ou acquérir, et par conséquent comme une possession, Jésus le faisait désirer comme une disposition *intérieure* à prodiguer la vie par son intensité même, et par conséquent comme une diffusion. Aussi avait-il annoncé que le royaume de Dieu n'était nulle part ailleurs qu'« au-dedans de chacun » <sup>151</sup>.

De même que Dieu n'accorderait la domination à son peuple qu'en en excluant tous les autres, de même Judas avait donc pu se représenter la félicité promise comme une propriété dont on jouit d'autant plus absolument qu'elle est plus exclusive. À l'inverse, quiconque aspirait à dominer paraissait à Jésus s'exclure de la vie éternelle <sup>161</sup>, comme la vie lui semblait ne s'exercer ni s'accomplir jamais autant qu'en ranimant ceux où elle défailait et en affluent vers ceux où elle vacillait.

Cette conversion de l'ordre de l'avoir à l'ordre de l'être, de ce qu'on reçoit à ce qu'on donne, de l'extérieur à l'intérieur devait donc être aussi une conversion de l'ordre de la représentation à l'ordre de la vie.

## Notes

- [1] *Apocalypse*, X, 7 ; et XXI, 4.
- 2] *Jean*, IV, 14.
- 3] *Jean*, IV, 14. Voir aussi en VII, 38 la métaphore des « fleuves d'eau vive » qui naissent de ceux qui ont la foi.
- 4] *Luc*, XIII, 18-21.
- 5] *Luc*, XVII, 21.
- 6] *Marc*, IX, 35.